

LE COMPÈRE LEROUX.

OUVRAGES DE XAVIER DE MONTÉPIN.

Le Compère Leroux	5 vol.
La Comtesse Marie	7 vol.
Le Masque rouge	5 vol.
Les deux Bretons	6 vol.
Le Château de Piriac	4 vol.
L'officier de fortune	7 vol.
La Perle du Palais-Royal	3 vol.
La Syrène	2 vol.
Jeanne de La Tremblaye	3 vol.
Souvenirs intimes d'un garde du corps, deux séries	10 vol.
L'idiot	5 vol.
Les Viveurs de Paris (quatre parties)	13 vol.
Les Valets de cœur	3 vol.
Sœur Suzanne	4 vol.
Un Gentilhomme de grand chemin	5 vol.
Mignonne	3 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet	10 vol.
Confessions d'un Bohême	5 vol.
Le Vicomte Raphaël	5 vol.
Les Oiseaux de nuit	5 vol.
Geneviève Gaillot	2 vol.
Brelan de Dames	4 vol.
Le Loup noir	2 vol.

Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux.

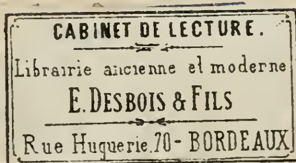
LE

COMPÈRE LEROUX

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

4



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, RUE SERPENTE, 37.

CHAPITRE PREMIER

LE COMPÈRE LEROUX.

I

Préliminaire.

Que nos lecteurs veuillent bien se transporter à trois mois au-delà des événements que nous venons de raconter.

La situation de nos héros n'a pas changé.

Champcarré fréquente toujours San Colombano ; mais le vicomte, que la froideur du jeune homme tient en éveil, n'ose plus lui proposer la moindre spéculation. La question du duel s'est parfaitement arrangée. Chacun croit que les deux adversaires se sont réconciliés. Et comme à Paris le plus grand événement occupe les esprits huit jours à peine, on ne parle plus de cette affaire depuis longtemps.

Leroux et son neveu attendent pour frapper un coup décisif que Surrey vienne présenter ses billets dont l'échéance approche.

Quant au mariage de Champcarré, il reste encore dans le domaine de l'incertain. — Le

professeur d'escrime a beau pousser à la roue, des retards provenant tantôt du fait de la famille du général, tantôt du fiancé lui-même, font que le *char de l'hyménée* est toujours embourbé et ne peut sortir des ornières de l'ajournement.

Pardon de cette phrase prétentieuse. Si quelque chose peut nous excuser de l'avoir commise, c'est qu'elle nous donne lieu de prouver au lecteur, en le priant de nous pardonner, que nous sommes jaloux de son suffrage.

Elle nous servira d'ailleurs de chemin de traverse pour arriver sans autre préambule

dans la rue de l'Estrapade où nous avons conduit plusieurs fois nos héros.

Ce jour-là, le général était de fort mauvaise humeur.

Assis dans un fauteuil rustique sous la tonnelle de son jardin, il venait de lire pour la cinquième fois à Rouillard le récit de la bataille d'Eylau, lorsque le livre lui tomba des mains.

— Tonnerre! s'écria-t-il, je ne suis pas content.

— Je parie, fit l'ex-caporal, que je devine ce qui vous fait *bisquer* ainsi?

— Quoi?

— C'est de n'avoir pas assisté à la bataille d'Eylau.

— Bah! Est-ce que je songe à cela maintenant? Je ne me souviens pas seulement de ce que je viens de lire.

— Est-ce que votre migraine vous tortillerait, mon général?

— Non! je ne sais pas ce que j'ai. Je suis furieux contre tout le monde et voilà!...

— Eh bien! moi, mon général, quand je suis furieux, je passe ma colère sur ce que je trouve. Je flanque mes bottes contre un mur, vlin!... vlan!... je casse ma terre de pipe!.. je déchire mes mouchoirs de poche....

— Il y a fureur et fureur.

— Quelle mouche vous a donc piqué, mon général ?

— Tu le sais sacredieu bien !

— Si je le savais, mon général, est-ce que je *m'introduirais dans le toupet... de m'immiscer...* de vous faire des interrogations.

— C'est le mariage qui me chiffonne.

— Comment, mon général ! vous allez donc vous marier ?

M. de Vadans se mit à rire et répondit :

— Ce serait quelque chose de beau à mon âge !

— Mais, mon général, mon père s'est bien *envolé* en troisième noces, à l'âge de quatre-vingts ans, et vous n'en avez guère plus de soixante.

— Ton père était un vieux fou. Un homme sage ne doit se marier qu'une fois, comme on ne vient au monde et comme on ne meurt qu'une fois.

— *Pourtant qu'à cela*, j'ai *celui* d'être de

votre avis. Une femme ça vous en fait tant avaler, qu'il faut avoir une *toquade* pour se mettre deux fois de suite une pareille giberne derrière le dos. Je ne me marierai jamais qu'une fois.

— Il est bientôt temps que tu t'y prennes.

— Oh ! j'ai z'une particulière z'en vue. Ça se fera.

— Je voudrais que ce fût déjà fait pour Cécile.

— Ah ! c'est donc le conjungo de mams'elle

Cécile qui vous *turlupine* comme ça la *boussole*, mon général ?

— Précisément.

— Vous avez raison, mon général. Il faut qu'une fille se marie de bonne heure, et un garçon le plus tard possible. D'ailleurs, mam'selle Cécile n'est pas faite pour rester ici....

— C'est vrai. Ne voir que deux vieux soldats du matin à la nuit, ce n'est pas divertissant.

— J'ai z'eu l'occasion de remarquer, mon

général, qu'elle *pionçait* (1) l'autre jour quand vous lisiez la mort du maréchal Lannes dans les *Victoires et Conquêtes*.

— Oui ! c'est un petit oiseau enfermé dans une cage trop noire. Il lui faut un plus vaste théâtre. Il faut qu'elle voie le monde, qu'elle aille dans les belles sociétés ; nous sommes trop vieux et trop bêtes, Rouillard.

— Oh ! mon général, c'est bon pour moi. Je n'ai point z'été z'éduqué convenablement ; mais vous, c'est une autre histoire.

(1) Dormait.

— Quoi qu'il en soit, elle finira toujours par se déplaire ici...

— Je le crois, mon général.

— Aussi faut-il qu'elle se marie tout de suite. La tête des jeunes filles n'est pas très-solide, toujours quelque chose la trouble. La solitude elle-même tend à ne pas faire envisager à Cécile les choses telles qu'elles sont ; enfin elle ne peut avoir notre jugement à nous qui avons l'expérience de la vie.

— C'est juste, mon général. Nous avons de l'expérience.

— Parce que nous avons des cheveux blancs. Du reste, l'un ne va pas sans l'autre.

— Mais... à propos, mon général, je croyais que ce mariage allait être incessamment *consumé*.

— C'était en effet presque conclu; mais je ne sais pourquoi Cécile veut toujours remettre.

— Dame! ça se comprend. Elle n'a jamais vu le feu.

— Oui! au moment de se lier pour la vie à

un étranger, il faut y regarder à deux fois, C'est une fameuse loterie que le mariage. Puis, renoncer brusquement à la vie d'enfant pour entrer dans la vie de ménage.... c'est un saut périlleux à faire.

— Il y va de la tête!...

— Ah! oui, fit le général en plaçant deux doigts écartés au-dessus de sa tête; mais ce n'est dangereux que pour le mari.

Et il se mit à rire bruyamment, manifestation que Rouillard imita, par parenthèse, le mieux qu'il put.

— Mais, ce sont des bêtises, fit M. de Vadans. Parlons sérieusement : que penses-tu de cette affaire-là, Rouillard ?

— Non de nom ! mon général, je pense comme vous.

— Dis moi alors ce que je pense.

— Parlez vous-même, mon général !

— Allons ! je vais te faire des questions, et tu me répondras.

— Avec plaisir, mon général.

— Comment trouves-tu M. de Champcarré?

— Mais, mon général... il se porte très-bien. C'est un garçon qui a l'air assez honnête, bien pris, robuste.

— Cela saute aux yeux. Mais crois-tu que Cécile pourra être heureuse avec lui ?

— Ça dépend, mon général. Les jeunes filles, comme vous le disiez tout à l'heure *judiciairement*, ont des masses d'idées dans la *toupie*. Tantôt elles veulent ceci, tantôt elles veulent cela ; le plus souvent elles ne savent pas ce qu'elles veulent. Avec ça elles ont une tête de *pioche*, tout comme des Allemands de Vienne. Elles auraient avalé z'un sabre, que la

poignée leur z'y resterait dans les mâchoires, qu'elles diraient que ce n'est pas vrai. Elles voudraient faire croire z'à leurs maris que les vessies sont des lanternes et que la lune est une bohémienne qui fume une pipe à la fenêtre du firmament. Je n'ai jamais eu *celui* d'être *conjungué* d'une manière *maritimoniale* mais comme disait le Goddem que je menais à Constantine... Je crois vous avoir raconté cette histoire, mon général ?...

— Oui !

— Eh bien, je sais ce que *parler* veut *dire*. Consécutivement, j'avance l'*acception* que toutes les femmes se ressemblent comme deux gouttes de *schnick* pour faire enrager leurs

z'époux, que donc, quelles se trouvent souvent malheureuses sans plus savoir pourquoi que je ne sais pas pourquoi t'est-ce que les *gueurnouilles* n'ont point de queue et que les chacals en ont z'une. *Subséquemment*, faire se peut que mams'elle Cécile qu'est néanmoins d'un bon petit caractère, trouve le moyen d'être pas plus heureuse qu'un escargot au-dessus d'un paratonnerre. Mais, ça sera de sa faute ; car j'ose le répéter de rechef, son *filiancé* me parait z'un garçon solide au poste, pas manchot et capable de faire un bon z'épouseur.

— Allons, je suis content que tu sois de mon avis, Rouillard, aussi je vais presser l'affaire.

Le général se leva de son siége rustique.

Rouillard s'empressa de prendre sa place et se mit à lire avec attention un chapitre qu'il savait par cœur, des *Victoires et Conquêtes*.

M. de Vadans monta dans la chambre de sa fille.

Au bruit des pas de son père, Cécile cacha dans son corset un billet qu'elle lisait avec une profonde attention.

Elle vint au-devant de M. de Vadans toute rougissante.

En gravissant l'escalier, le général avait médité sa leçon et résumé ses idées. Puis il s'était

composé pour la circonstance un visage excessivement grave.

Il embrassa Cécile d'un air très-sérieux.

— J'ai quelque chose d'important à vous communiquer, ma fille, lui dit-il. Asseyez-vous et m'écoutez.

Cécile se plaça sur un petit tabouret, après avoir avancé un fauteuil sur lequel le général se laissa tomber. La jeune fille avait jugé d'un coup d'œil qu'il se passait quelque chose d'inusité dans l'esprit de son père et qu'il avait pris à son égard une suprême décision.

— Écoutez-moi, répéta-t-il.

— J'écoute mon père, répondit Cécile un peu émue par l'accent du vieillard.

— Jusqu'à présent, continua le général, je ne vous ai parlé que comme à une enfant qu'un mot effarouche. Aujourd'hui je vais changer de note. Je vais vous parler comme à une femme.

— Mon père...

— Vous avez bel et bien dix-sept ans, ou peu s'en faut. A cet âge-là, moi qui vous parle, j'étais déjà soldat et Dieu sait si j'avais fait des farces. Je savais depuis longtemps, comme dit Rouillard, ce que parler veut dire ; en un mot j'avais pour les dames un penchant... que je

n'ai plus du tout aujourd'hui. Me comprenez-vous ?

Cécile baissa les yeux et balbutia une réponse inintelligible.

— Allons ! allons ! continua le général, pas de bégueulerie, mademoiselle. Les filles sont plus précoces que les garçons, et je sais que vous avez assez d'intelligence pour me deviner.

— Veuillez vous expliquer, mon père.

— Bon ! j'aime mieux cette franchise. Voici ce que j'attends. Vous ne vous amusez pas beaucoup ici.

— Qu'est-ce qui pourrait vous faire croire ?..

— Ta ! ta ! je me comprends. — Nous avons, moi et Rouillard, des museaux qui ne sont pas précisément de nature à vous distraire. Vous vous ennuyez ; ne me dites pas le contraire, vous mentiriez.

— Je vous jure, mon père, que je suis toujours heureuse d'être auprès de vous.

— Je te dis que non, mille dieux !... Il me semble que j'ai quelque jugement. Je ne suis pas assez vieux pour radoter, et j'ai encore mes yeux de quinze ans. Donc je crois que le moment est définitivement venu où tu dois te marier...

Cécile rougit de nouveau.

— Pour ceci, je te permets de rougir ; seulement que ce ne soit pas long. Il faut te décider.

— Mais, mon père, je n'ai aucune envie de... vous quitter.

— Tu ne me quitteras pas non plus, morbleu ! J'espère bien que ton mari restera avec moi, ou que du moins je resterai avec ton mari.

— Vous ne me comprenez pas, mon père. Je veux seulement vous dire que je n'ai aucune envie de... me marier.

— Bah !

— C'est ainsi.

— Oh ! les jeunes filles ! c'est toujours comme cela! Petite hypocrite, va ! Je suis certain qu'au fond tu es très-contente; mais il est de bon ton de vouloir toujours ajourner... l'époque de l'hymen.

— Je vous assure, mon père, que, loin de désirer le mariage, j'ai pour lui la plus vive répugnance, et je considérerais comme un malheur d'être forcée à consentir...

— Diable! Est-ce que ce que tu dis-là serait sérieux?

— Très-sérieux, mon père.

— Je ne le crois pas. Mais, je le répète, c'est de bon goût. Cependant, il faut mettre toutes ces précautions oratoires de côté et me répondre franchement.

— J'ai répondu ce que je devais répondre, d'après ma... pensée.

— Voilà un entêtement que je ne comprends guère. Oh! Rouillard, mon ami, avec quelle haute et fine raison tu as apprécié le

caractère féminin !... J'espère, néanmoins, mademoiselle, que vous reviendrez de cette détermination. Mon parti est pris irrévocablement.

— Ce sera ma mort, mon père, fit la jeune fille d'un ton plein de fermeté.

Le général regarda Cécile avec étonnement.

— Ah çà, mademoiselle, s'écria-t-il, est-ce qu'au couvent vous auriez lu des romans, par hasard ?

Cécile devint pâle. Mais sa volonté était

aussi tenace que sa constitution physique paraissait frêle et délicate.

— Non, mon père, répondit-elle d'une voix tremblante. — Mais si vous avez pris une résolution, j'en ai pris une aussi, celle de résister à la conclusion de ce mariage jusqu'au dernier moment, ou plutôt non ! je ne résisterai pas ; je vous dirai simplement que je serais désolée de me marier, et mon malheur retomberait sur vous qui l'auriez voulu.

Jamais il n'était entré dans l'esprit du général que sa fille fût un instant d'un autre avis que le sien. Cette résistance n'était point prévue dans le programme dressé par avance

des paroles qu'il devait lui adresser et des réfutations qu'il tenait prêtes.

Aussi, deux sentiments opposés flottaient-ils en ce moment dans son âme, et, comme ces deux sentiments s'équilibraient, il se trouvait dans l'incertitude la plus absolue.

Devait-il se fâcher et parler à sa fille du haut de son autorité paternelle? Devait-il, pouvait-il même sans faiblesse, ajourner encore ce mariage en tenant compte de ce qu'il croyait être un simple caprice de jeune fille?

— Morbleu! dit-il pour couper au court;

puisque vous refusez de vous marier, vous devez avoir quelque motif?...

— Nul autre que ma répugnance pour le mariage, mon père.

— Mais ce n'est pas une raison plausible cela? D'où vient cette répugnance? Lorsque quelque chose me répugne, je sais pourquoi. Ainsi, je préfère l'arme blanche à l'arme à feu, parce que celle-ci peut être maniée avec succès par le premier imbécile venu, tandis que l'autre exige des études, du travail... Puis, on ne peut pas avoir de répugnance pour ce dont on n'a jamais usé.

— N'avez-vous pas quelquefois, mon père, entendu au fond de vous-même cette voix intime qu'on appelle le pressentiment ?

— Après ? où veux-tu en venir ?...

— A ceci : je pressens au fond de moi-même que, si je me marie, je ne serai pas heureuse et je rendrai mon mari malheureux.

— Quoi ! c'est sur de pareilles chimères que tu bases ton refus ?

— Chimères ou non, mon père, je refuse.

— Nettement ?

— Nettement.

— Champcarré te déplaît donc beaucoup ?

— Nullement ! c'est un aimable jeune homme, je ne puis dire aucun mal de lui.

— Et tu ne veux pas l'épouser?

— Non !

— Tonnerre!... Si tu n'étais pas si jeune, je croirais que tu as un autre amour en tête.

Cécile redevint fort rouge; mais son père, trop peu observateur pour juger de ce qu'elle éprouvait autrement que par ses paroles, ne remarqua point cette nouvelle transformation que venait de subir la physionomie de la jeune fille.

Cécile ne répondit rien.

— Ah! c'est comme cela, fit le général. Eh bien! dès demain tu vas retourner au couvent. Une jeune personne qui refuse de se marier,

qui ne veut pas se mettre dans la position de fournir un jour des citoyens utiles à la patrie, n'est pas digne de rester au milieu du monde. Le grand Napoléon, qui s'y connaissait, sacrebleu ! celui-là, disait que la femme la plus estimable à ses yeux était celle qui avait eu le plus d'enfants. Tu veux te mettre en opposition avec mes désirs, ma volonté et la loi naturelle, c'est bien ! Tu iras retrouver tes bigotes de Besançon, c'est moi qui te le dis.

— Je suis prête, mon père !

M. de Vadans, poussé à bout par cette froide résolution, ne savait plus quelle contenance tenir.

D'abord, il entra dans une violente colère. Il se promenait à pas pressés dans la chambre de sa fille, dévidant le long chapelet de jurons qui se fabriquent dans l'académie des casernes, frappant du pied, arrachant les quelques cheveux qui lui restaient, mordant furieusement les poils rudes et blancs de sa moustache.

Cécile, toujours assise, suivait de l'œil les mouvements de son père. Grave, les lèvres pincées, les bras croisés sur sa poitrine haletante, elle ressemblait à Jeanne d'Arc, lorsque celle-ci comparut devant ses juges dans l'attente du fatal arrêt.

M. de Vadans ne s'adressait plus à sa fille.

Peu à peu ses muscles se détendirent; sa colère se passa, mais elle fit place à un sentiment plus douloureux encore.

Le vieux soldat éclata enfin, les sanglots montèrent dans son gosier; de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— O mon Dieu! dit-il en tombant dans son fauteuil, la tête entre ses mains; ô mon Dieu! que vous ai-je fait? voilà mon bâton de vieillesse brisé! voilà mon espoir suprême évanoui! Je me flattais qu'un jour je revivrais dans mes petits enfants! Oui!... Beaux rêves! beaux projets!... me voilà seul maintenant comme un vieil arbre sans rejetons... Voilà

que mon nom va s'éteindre, ce vieux nom qui s'est transmis sans tache depuis dix générations de soldats! Adieu! adieu tout! Allons! meurs, vieillard! il est temps, tu n'as plus rien à faire ici!...

A cette explosion de douleur profonde, navrante, lugubre, Cécile oublia les résolutions qu'elle croyait irrévocables.

Elle courut à son père, et se jetant à ses genoux:

— Quoi! mon père, dit-elle, vous pleurez! Oh! je vous en prie, regardez-moi!... Dites-

moi que vous me pardonnez! J'étais folle! je ferai ce que vous voudrez! je me marierai! Consolez-vous, et vivez pour votre enfant, qui vous aime... plus que son bonheur!

CHAPITRE DEUXIEME.

II

Chez madame d'Elvino.

Le général releva la tête.

— Ah ! que tu m'as fait souffrir, mon enfant, murmura-t-il.

— Vous ne souffrirez plus, mon père, répondit Cécile.

Elle ajouta en *à parte :*

— Toute la souffrance sera pour moi.

Le vieux soldat essuya ses larmes ; il prit sa fille entre ses bras, et la baisant au front il demanda :

— Pourquoi, oui, pourquoi me faisais-tu si grand'peur et si grand chagrin?... Oh! la méchante, qui laisse pleurer son père. Mais c'est fini, n'est-ce pas?

— Oui, mon père!

— Embrasse-moi encore. Va! tu verras comme tu seras heureuse! Je n'ai que toi. Tu es le seul souvenir vivant qui me reste de ta pauvre mère. — Si ton mari n'était pas ce qu'il doit être, tu n'aurais qu'à me le dire : il serait toujours temps que tu revinsses à moi. Mais ne parlons pas de cela. Je suis sûr que M. Champcarré t'aimera bien. Du reste, demande à Rouillard s'il n'est pas de mon avis. Allons! embrasse-moi encore, embrasse-moi toujours.

Les larmes du père avaient cessé ; mais celles de la fille coulaient avec abondance.

— Console-toi aussi, lui dit le général. Que diable! tu vas me faire pleurer encore!

Cécile fit un violent effort et parut plus calme.

— A quand fixez-vous donc ce mariage, mon père? demanda-t-elle.

— Il se fera d'ici à quinze jours, répondit-il.

La jeune fille réfléchit un instant, puis prenant une suprême résolution, elle murmura :

— Je serai prête.

Le général passait aussi facilement que Despréaux du grave au doux. Sa bonne humeur lui était subitement revenue.

— Allons, mon enfant, s'écria-t-il, je t'aime mieux ainsi. Nom de nom ! comme dit Rouillard, j'ai presque envie de danser.

Il fit deux ou trois pirouettes, et sortit après avoir annoncé à sa fille qu'il allait rédiger le billet de faire part.

Cécile, restée seule, tomba agenouillée devant une petite statuette de la Vierge, placée sur sa cheminée entre le buste de Napoléon et celui de Mirabeau.

— O mère du Christ! dit-elle, ai-je accepté le sacrifice jusqu'au bout?

Après quelques minutes de prière intérieure, elle se releva et vint se rasseoir dans le fauteuil que son père venait de quitter.

Elle relut le billet qu'elle avait si précipitamment caché dans son corset.

Voici quel était le contenu de ce billet :

« Pourquoi sommes-nous séparés ainsi? mon ange, ma Cécile adorée. Certainement votre père ne consentira jamais à vous donner

à moi. — Malgré mon apparente richesse, je suis pauvre. Oh! si je pouvais vous voir seule un instant, mais je n'ose espérer ce bonheur. N'importe! chaque fois que vous ouvrirez votre fenêtre, je serai là. — Ce soir encore, j'irai depuis le mur de votre jardin chercher à entrevoir votre silhouette adorée. »

Ce billet était signé : *Vicomte de San Colombano.*

— Mon Dieu! comme il m'aime, pensa la jeune fille. Et dire que je ne puis répondre à son amour!... que je vais épouser un homme que je n'aime pas! Pauvre Raphaël! si je pouvais seulement retarder encore ce mariage

désespérant!... O! plus que quinze jours! comme le temps s'enfuit avec rapidité! Seigneur, ayez pitié de moi!...

Et elle se plongea dans une rêverie profonde.

Mille projets contradictoires passaient dans son esprit. Tantôt elle croyait qu'en écrivant à Champcarré qu'elle ne l'aimait pas, celui-ci ne persisterait point dans sa recherche, mais l'ombre désolée de son père passait devant ses yeux. Que deviendrait le vieillard si sa fille lui désobéissait de nouveau?

Tantôt l'idée lui venait de confier à son

père l'amour qu'elle éprouvait pour le vicomte.

— Qui sait ! se disait-elle. Peut-être accepterait-il Raphaël pour son gendre. Il est de bonne famille. Puis la fortune n'est rien vis-à-vis du bonheur de toute la vie.

Mais la timidité reprenait le dessus.

— Oh ! non ! continuait-elle, je n'oserai jamais lui dire ce secret que je dois ensevelir au fond de moi-même. Non ! je ne rougirai point devant lui. Que penserait-il de moi, lui qui me croit aussi pure de cœur que de corps, si j'allais lui dire que j'aime quelqu'un. —

Ah! je l'ai entendu! « *Aurait-elle un autre amour en tête!...* » disait-il. Mon Dieu! je ne sais plus ce que je dois éviter... Et San Colombano qui me voit peut-être... qui sera ce soir là... sur ce mur... à quelques pas de moi... Seigneur, encore une fois! ayez pitié de ce pauvre cœur qui se brise!

Machinalement elle s'approcha de sa fenêtre qui prenait jour également sur le jardin et sur la place du Panthéon.

A sa gauche, les arbres chargés de fruits vermeils frissonnaient au vent; les raisins encore verts pendaient en grappes aux treilles qui tapissaient les murs de clôture; dans les

plates-bandes, les fraises apparaissaient comme des rubis tombés dans l'herbe; les groseillers épineux enchevêtraient leurs petits rameaux bossus autour de leur tronc noueux. Des senteurs enivrantes sortaient du parterre comme d'une cassolette.

A la droite, le Panthéon rendu au culte de Dieu dressait dans l'azur son dôme étincelant. Et à cette heure un prêtre monté dans la chaire sacrée annonçait aux fidèles la loi de Jésus-Christ, une main étendue sur la tombe de Voltaire, l'autre sur celle de Jean-Jacques Rousseau. — Triste rapprochement! au-dessus retentissent les hymnes pieux; au-dessous, dans les caveaux sonores, à quelques mètres à peine de l'autel, dorment les deux philo-

sophes qui, par l'éloquence et le sarcasme, ont porté les coups les plus violents à la religion du Nazaréen.

Les yeux de Cécile errèrent un instant sur le petit jardin et sur la grande place, puis ils s'abaissèrent au-dessous de la fenêtre.

— Il n'y est pas, dit-elle, comme si elle se fût attendue à voir San Colombano perpétuellement sur la place.

Elle rentra dans sa chambre, en murmurant:

— Je le verrai ce soir. Il faut absolument que je le voie. Peut-être trouvera-t-il lui-même un moyen.

Puis une nouvelle idée traversa son cerveau :

— Si j'allais à Neuilly ? se demanda-t-elle.

Elle descendit pour trouver son père.

Le général était avec Rouillard qui prêtait ses lumières à M. de Vadans pour la rédaction des billets de faire part.

Cécile confia son projet au général.

En entendant exprimer ce désir, Rouillard entra dans une grande jubilation :

— J'accompagnerai mam'selle Cécile ? dit-il.

— Mais tu n'as pas de cheval, toi ! fit le général.

— Pardon, mon général, dit Rouillard. Je vais souvent z'à Neuilly z'à cheval. Il y a z'un lieutenant des guides que je connais et qui m'en prête z'un tous les deux jours.

— Diable ! est-ce que ta particulière, comme tu l'appelles, habiterait de ce côté ?

— Vous avez mis le nez dessus, mon général.

M. de Vadans était trop heureux d'avoir vaincu l'obstination de sa fille pour se permettre la moindre objection. Il se contenta de recommander à Rouillard la plus grande prudence.

— Oh ! je m'en charge, — fit l'ex-caporal, — que quelqu'un *s'ingère voir* de regarder un peu trop mam'selle Cécile, et nous rirons.

Comme explication sommaire, le digne Rouillard montra au ciel deux poings formidables qui avaient chacun vingt-cinq ou trente centimètres de diamètre.

Puis il se mit en quête d'un cheval.

Trois quarts d'heure après, Cécile et le brosseur chevauchaient côte à côte dans l'avenue des Champs-Élysées.

Gracieuse et légère, la jeune fille ressemblait à miss Diana Vernon, l'amazone de Walter-Scott; quant à Rouillard, carrément campé sur les reins de sa monture, il aurait

pu donner une idée assez juste de Sancho-Pança, si son cheval eut été un âne,

De rares paroles furent échangées pendant tout le temps que dura le voyage.

La jeune fille était trop absorbée par ses propres pensées pour éprouver le besoin d'entendre *l'expression* de celles de son garde du corps.

Le vieux soldat de son côté avait fort à faire pour empêcher les passants de jeter d'indiscrets regards à la jeune fille. Il avait pris une pose tout à fait belliqueuse. Le poing sur la

hanche, le chapeau incliné sur l'oreille droite, il tournait des yeux furibonds vers les gens assez hasardeux pour fixer la belle amazone.

Plusieurs fois déjà il avait laissé tomber au milieu des passants disséminés sur la route qu'il suivait, les épithètes de *serins* ou *d'imbéciles* ; mais tel était l'air imposant, la mine majestueuse du brave militaire, que personne n'avait osé relever ces disgracieuses qualifications.

Aucun incident ne marqua donc ce pèlerinage.

Il était deux heures de l'après-midi, lorsque

les deux cavaliers mirent pied à terre dans la cour du château de madame d'Elvino.

La grosse servante à qui Rouillard avait rendu quelques bons offices les avait vus venir. Elle roula plutôt qu'elle ne courut au-devant d'euxe en s'écriant :

— Ah ! monsieur Rouillard ! ah ! mam'selle de Vadans ! ma maîtresse sera bien contente de vous recevoir !

Au bruit du pas des chevaux, la Borghetta s'était mise à la fenêtre. — Reconnaissant que Cécile était seule avec Rouillard, elle des-

cendit du premier étage et accourut elle-même à la rencontre de sa jeune amie.

— Soyez la bienvenue, lui dit-elle. J'avais un pressentiment que vous viendriez aujourd'hui...

Rouillard s'inclina profondément devant la baronne : puis il se dirigea du côté des écuries, tandis que l'ancienne actrice précédait Cécile dans le petit salon où nous avons déjà conduit nos lecteurs.

Les deux femmes s'assirent.

— Que vous êtes charmante, fit la Borghetta, d'avoir songé à la pauvre récluse. Je ne sais vraiment de quelle façon vous remercier de votre aimable visite.

— Je brûlais du désir de causer un instant avec vous, madame. La dernière fois que nous sommes venus, nous ne vous avons pas trouvée.

— C'est vrai ; je l'ai bien regretté. D'autant plus que vous aviez amené avec vous... une troisième personne.

Cécile rougit.

— M. le vicomte Raphaël de San Colombano, dit-elle.

— J'ai déjà eu l'occasion de voir quelquefois ce jeune homme à Paris, notamment un soir chez le marquis de Croissey.

— Ainsi, madame, vous le connaissez?

La jeune fille avait prononcé ces paroles avec une ardeur qui n'échappa point à la Borghetta. Cette dernière tressaillit.

— Mon Dieu! serait-ce possible? pensa-t-elle.

Puis à haute voix :

— Oui, ma chère enfant, je le connais; mais d'une façon très-superficielle...

— Sans doute, madame, on vous en a dit beaucoup de bien?

— Il mène grand train.

— Comment cela se fait-il? Il m'a affirmé qu'il n'était pas riche.

— La richesse n'est rien ; le crédit est tout.

Puis le vicomte espère sans doute épouser une riche héritière qui paiera toutes ses dettes.

Le cœur de Cécile se serra.

— Mon Dieu ! se dit-elle, serait-ce parce qu'il me croit riche qu'il me rechercherait? ce serait bien infâme !

La confidence qu'elle allait faire à la Borghetta expira sur ses lèvres; mais celle-ci avait trop intérêt à connaître le secret du cœur de la jeune fille pour détourner ou laisser dévier le cours de la conversation.

Elle reprit ;

— Néanmoins, personne n'a jamais, devant moi, mis en doute la probité de ce jeune homme. Je le crois honnête. A part le souvenir de quelques écarts... de jeunesse, souvenirs qui viennent parfois réveiller l'âge mûr, je pense qu'il ferait un bon mari.

— Dites-moi, madame, pensez-vous aussi qu'il puisse jamais aimer véritablement sa femme ?

— Je le crois ; surtout si sa femme était aussi charmante que vous.

Le cœur de Cécile battait avec violence. Elle porta la main à ses yeux comme pour essuyer une larme.

La Borghetta crut devoir frapper un coup décisif et devancer ainsi la confidence que Cécile hésitait à lui faire. Elle demanda :

— Est-ce que vous aimeriez le vicomte?

Cécile se jeta en pleurant à son cou.

— Oui, madame, s'écria-t-elle.

Bien que la Borghetta s'attendît à cette révélation, elle n'en demeura pas moins quelques minutes accablée.

— O cœur des enfants et des femmes! se

disait-elle. Triste faiblesse !... Voici une vierge sans tache, jeune et belle, assez riche pour être environnée des hommages les plus désirables. O douleur !... Et cette vierge tombe dans les filets d'un débauché ! C'est le souffle d'un libertin qui va flétrir cette rose d'amour qui s'entr'ouvre aux premiers baisers du soleil ! Dans quel bourbier a-t-elle posé son pied blanc, la douce colombe? Qu'est-ce que cet homme sans amour lui donnera en échange de son amour? Quel avenir de deuil ! quelles amères déceptions ! Encore une pauvre âme marquée du sceau du malheur !...

Toutes ces pensées, elle avait envie de les exprimer à haute voix, de détourner Cécile d'un pareil mariage ; mais elle craignait de

perdre son temps, sur la foi de ce vieil adage : *qu'on écoute les conseils justement pour avoir l'occasion de ne pas les suivre.*

Puis elle n'osait avouer à mademoiselle de Vadans qu'elle connaissait beaucoup mieux le vicomte qu'elle ne l'avait laissé supposer.

D'un autre côté, (devons-nous le dire?) l'ancienne actrice accueillait cette nouvelle avec une certaine joie. — Elle redoutait l'amour de Champcarré pour Cécile ; l'indifférence de la jeune fille pour Mathieu lui apparut comme un espoir.

— Peut-être, pensait-elle, Champcarré reviendra-t-il à moi.

Elle se dégagea de l'étreinte de Cécile, et la forçant doucement à s'asseoir tout près d'elle, elle lui dit :

— Eh bien, mon Dieu! il n'y a rien d'extraordinaire à ce que vous aimiez ce jeune homme.

— Comment, madame, vous ne trouvez pas...?

— Mon Dieu! non... Cela ne m'étonne nullement. Ne vous l'ai-je pas déjà dit? A votre âge j'aimais, et ceux qui n'aiment pas à dix-sept ans n'ont point de cœur.

— Mais, madame, je suis dans une position tout exceptionnelle.

— Expliquez-vous.

— Vous savez que je dois me marier avec mon cousin ?

— Oui ; mais il ne tient qu'à vous de ne pas l'épouser ; vous n'avez qu'un seul mot à prononcer devant le magistrat municipal : *Non !*...

— Hélas ! cela ne m'est plus possible.

— Comment cela ?

— Pour ne pas désoler mon père, j'ai promis de ne mettre aucun empêchement à ce mariage...

— Ah ! vous avez fait cela ?

— Et ce mariage se conclut dans quinze jours; on imprimera demain les billets de faire part.

La Borghetta devint rêveuse.

— La circonstance est grave, en effet, dit-elle après un instant de silence ; mais il ne faut pas vous désoler outre mesure. Il y a un

Dieu pour les amoureux encore plus que pour les ivrognes. Je me charge de faire intervenir ce Dieu en votre faveur.

— Oh ! madame, je vous en aurais une reconnaissance de toute ma vie.

— Laissez venir les événements et obéissez toujours à votre père. Je vous promets que votre mariage avec M. de Champcarré n'aura pas lieu et que la rupture ne pourra vous en être imputée.

— Merci ! merci, madame !..vous seriez ma seconde mère si vous n'étiez pas assez jeune pour être ma sœur.

Elle se jeta de nouveau au cou de la Borghetta.

— Maintenant voilà ma gaîté revenue, ajouta-t-elle ! mais, madame, ne me trompez-vous point?...

— Je vous donne ma parole que je ferai ce que je vous dis...

La Borghetta voulut jeter une goutte d'absynthe dans la joie de Cécile.

— Il s'agira ensuite de faire consentir votre

père à votre mariage avec M. de San Colombano, reprit-elle.

—Mon père ne me refusera pas son consentement... Il m'aime de toute son âme... et quand il saura que c'est à cause du vicomte que je repoussais la main de mon cousin, toutes les difficultés s'applaniront.

— Je le souhaite ! fit la Borghetta d'un air triste.

Une scène d'un autre genre se passait dans les cuisines.

Rouillard, qui menait l'amour tambour bat-

tant, n'avait pas perdu de temps pour faire à la grosse cuisinière une déclaration en forme et présentée avec ce *chic troupier* que nous lui connaissons.

— J'ai quelque cinquante ans, avait-il dit; plus une retraite de six cents francs, y compris ma décoration qui m'est payée z'a raison de cent cinquante *balles*. En outre, je possède z'un cœur d'occasion qui en vaut z'un tout neuf et je suis solidement établi, ce qui ne nuit pas à l'affaire, voila le *bi-blot!*... Si vous voulez, *in nomine patris et patrigot!*... crac!... devant le maire et le curé, l'affaire est dans le sac!

La cuisinière avait demandé cinq minutes

pour réfléchir, après quoi, elle avait répondu un *oui* bien accentué.

— Donc, conclut l'ex-caporal, aussitôt mam'selle Cécile *conjunguée*, grif!... nous nous *conjunguons* aussi. Je suis majeur, vous êtes majeure; ça va z'aller comme sur des roulettes. En attendant, je vais vous mettre mon numéro matricule sur les deux joues.

Et Rouillard embrassa chaleureusement son énorme future qui subit sans broncher cette accolade.

— Je viendrai vous revoir dans ces moments-t-ici, ajouta Rouillard; demain z'ou

après demain; et je vous tiendrai z'au courant des affaires politiques. Sufficit! Vous m'entendez!...

Cécile quitta la Borghetta vers quatre heures du soir; on se remit en route, Rouillard plus joyeux encore que le matin et mademoiselle de Vadans presque rassurée.

Quand ils arrivèrent, le général avait déjà barbouillé sept ou huit feuilles de papier; mais le billet de faire part n'était pas encore rédigé.

CHAPITRE TROISIEME.

III

Amour.

Cécile prétextant la fatigue causée par la promenade à cheval ne tarda pas à remonter dans sa chambre.

Elle roula son fauteuil jusqu'à la fenêtre

donnant sur le jardin, s'assit, et les yeux fixés dans le vague, elle réfléchit.

A quoi réfléchissait-elle ? — quelles pensées autres que des pensées d'amour flottaient dans cette âme de seize ans qui venait de se révéler à elle-même depuis si peu de temps ?

Doucement bercée par ce murmure indistinct et profond qui émeut l'air aux heures du crépuscule, elle sentait la rêverie pénétrer tous ses sens ; elle construisait dans son esprit, avec cette incroyable diversité des panoramas qui se dressent et s'abîment dans cette phase de l'âme, une foule de châteaux en Espagne que la réalité détruit, hélas ! avec autant de rapidité que le songe les édifie.

Elle se voyait déjà, la douce enfant, dans les bras de celui qu'elle aimait : elle entendait sonner à toute volée les cloches de l'hymen ; elle voyait une foule avide et curieuse qui lui faisait cortége et la regardait passer au bras de son époux.

Une mystérieuse ivresse l'enveloppait : elle était comme les Ismaélites après avoir bu l'opium qui leur ouvrait les portes du ciel.

— Je serai bien heureuse, disait-elle. Nous quitterons Paris qui m'ennuie, nous irons ensevelir nos joies dans quelque retraite lointaine ; nul ne nous verra, nous vivrons à deux, et mon père veillera sur nous. Nous aurons

bien soin du vieillard, et il fera sur ses genoux sauter ses petits-enfants. Quelle perspective! épouse aimée! mère aimée! fille aimée! que faut-il de plus?

Une voix secrète lui répondait en lui serrant le cœur, par ces sublimes vers de Hugo :

« Non! l'avenir n'est à personne.
Sire, l'avenir est à Dieu.
Et lorsque l'heure triste sonne,
Tout ici bas nous dit adieu.
. . . . O notre ombre, ô notre hôte!
Oh! qui peut avant l'heure ouvrir ta froide main,
Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,
Et qu'on nomme demain. »

Mais songe-t-on au lendemain, quand on aime? ose-t-on prévoir l'adversité, quand le

bonheur vous pénètre par tous les pores! lorsque la jeunesse qui se desséchait au soleil s'épanouit sous la rosée de l'amour! quand tout ce qui vous entoure chante avec la voix de la terre et la voix du ciel, avec la fleur et l'étoile, avec les champs et avec la mer, ce psaume sans fin qui commence dans un berceau et finit dans une tombe.

Cependant les brouillards s'épaissirent et devinrent peu à peu ténèbres. Une inquiétude indéfinie envahit l'âme de la jeune fille. Ces vers mélancoliques d'un autre poète s'échappèrent de ses lèvres et de son cœur :

— « . . . . Heureuse, ô mille fois heureuse,
Celle qui près du lit qu'un petit ruisseau creuse,
Ayant pour couche l'herbe et pour toit l'oranger,
S'endort bergère aimée auprès de son berger. »

Alors neuf heures et demi sonnèrent.

— Mon Dieu ! se dit la jeune fille, Raphaël viendra-t-il ?

Deux sentiments contraires se heurtaient dans son âme.

Elle aurait voulu voir Raphaël, se concerter avec lui, lui exprimer ses craintes, ses espérances, lui donner avis de l'intervention de madame d'Elvino en leur faveur. Puis elle aimait. Elle aurait voulu entendre la voix de son amant, ne fut-ce que pour l'entendre, lui donner sa main à baiser, écouter ses protestations, vivre enfin pendant quelques minutes en tête-à-tête avec lui.

Mais elle réfléchissait que la passion de Raphaël pourrait pousser peut-être les choses trop loin ; qu'elle s'exposerait ainsi à un danger qu'elle pouvait éviter en fermant sa fenêtre ; que le moindre bruit ferait venir le général ou éveillerait la défiance du vigilant Rouillard.

— Oh ! pensait-elle, si l'on me surprenait ! Si quelqu'un pouvait me voir en tête-à-tête avec un jeune homme.... dans ma chambre? Ciel ! je serais perdue ! je mourrais !...

Puis la voix de son amour reprenait le dessus.

— Qu'importe, après tout? se disait-elle. Ne doit-il pas être mon mari? Pourquoi craindrais-

je de le recevoir? Ne suis-je pas assez forte pour ne point redouter ma faiblesse?

Mais ce raisonnement ne la rassurait pas d'une façon complète. Le moindre bruit qui s'élevait dans la maison la faisait tressaillir; le moindre frolement augmentait son angoisse.

Dix heures sonnèrent, puis onze heures, puis minuit.

Alors, les murmures de la ville s'éteignirent. — On n'entendit plus au loin que le pas des factionnaires ou des sergents de ville errant sur le bitume des trottoirs.

Cécile ouvrit doucement sa fenêtre.

Le mur qui ceignait le jardin et le séparait de la place du Panthéon se prolongeait, ainsi que nous l'avons déjà dit, jusqu'au-dessous de la fenêtre de Cécile.

Des coudriers assez hauts ombrageaient de leur feuillage le couronnement de ce mur.

La jeune fille se figura que ces coudriers s'agitaient comme si leurs rameaux avaient été froissés par un homme. — Cécile eut peur. Un instant l'idée lui vint de fermer sa fenêtre : mais la tentation fut plus forte que la timidité.

Elle se rapprocha :

— Ne craignez rien ; c'est moi, dit une voix

connue dont les vibrations étaient étouffées à dessein.

— Raphaël ! fit la jeune fille, c'est vous !

— Oui, répondit la voix.

Le vicomte se tenait accroupi sur le chaperon du mur, le dos ployé, dans une attitude de guerrier Sioux à la piste d'un ennemi. En étendant ses mains il pouvait toucher l'appui inférieur de la croisée.

— Imprudent ! murmura la jeune fille. Si quelqu'un allait vous voir ; si vous alliez faire un faux pas.

— Ne craignez rien, répondit le vicomte,

toujours à voix basse ; j'ai pris mes précautions.

— Mais l'obscurité ?

— Bah ! vos beaux yeux me servent d'étoile polaire.

Raphaël se mit à cheval sur le mur pour mieux assurer son équilibre. Il étendit ensuite ses deux mains en avant, et s'élevant à la force du poignet, il avança graduellement jusqu'au pied de la fenêtre.

Là, il se redressa.

— Votre main, Cécile, votre main ! dit-il. Oh ! laissez-moi l'appuyer contre mes lèvres...

Cécile lui tendit sa petite main qui tremblait.

Il déposa sur ce marbre vivant plusieurs baisers de feu.

— Tudieu, pensait-il, tout en collant ses lèvres sur cette main patricienne; mes amis riraient beaucoup de me voir ainsi faire à minuit le chevalier de gouttière sous la fenêtre d'une jeune fille. Comme c'est romanesque!.. Il ne me manquerait plus qu'une échelle de soie, un poignard entre les dents et une guitare à la main pour ressembler à tous les hidalgos amoureux, depuis Gilblas et le Mendoce de Pigault-Lebrun, jusqu'aux fort graves, fort mélodramatiques et fort ennuyeux héros des romans de cape et d'épée!...

Et son visage prit une sardonique expression qui eût certes épouvanté la jeune fille si elle eût pu la deviner.

— Mon Dieu ! dit-elle, pourquoi vous hasarder ainsi, Raphaël ?

— Pour vous voir ! répondit le vicomte.

— Vous ne craignez donc rien ?

— Rien que votre froideur.

— Vous savez bien que je vous aime, Raphaël.

— Oh! de grâce, répétez-moi ce mot si charmant et si doux. O mon ange! puis je mériter cet amour? comment dois-je faire pour m'en rendre digne? mais je n'y croirai pas, si vous ne me le redites encore...

— Je vous aime ; je vous le répète.

San Colombano attira de nouveau à lui la main de Cécile et la baisa pour la seconde fois.

— Oh! merci, murmura-t-il, en cherchant à donner à sa voix le timbre de l'émotion arrivée à son plus haut degré! Merci, ma bien-aimée, mille fois merci! Vous ne sauriez croire combien je

suis heureux. Je crains même cet excès de bonheur.... ne va-t-il pas me foudroyer ?

— Est-ce absurde! ajoutait-il en lui-même; suis-je assez ridicule!!...

— Prenez garde de tomber! murmura Cécile tout émue.

San Colombano crut prudent de bien assurer son pied; néanmoins il fit un mouvement ascensionnel qui avait la prétention de signifier qu'il n'avait pas peur.

— Cécile, dit-il, je vous l'ai déjà cent fois

répété. Je suis pauvre; peut-être votre père ne consentira-t-il pas à notre mariage; aussi, si je croyais assurer votre bonheur en me laissant glisser de ce mur et en me brisant sur le pavé, je n'hésiterais pas un instant. Le voulez-vous?

Et San Colombano fit semblant d'abandonner l'appui de la fenêtre contre laquelle il se soutenait.

— Malheureux! s'écria mademoiselle de Vadans...

— Eh! quand je me tuerais... qu'importe?

— Vous me tueriez aussi ! Ne quittez point le mur et écoutez-moi.

San Colombano se rapprocha davantage encore, en plaçant sous ses pieds trois ou quatre pierres descellées de la muraille.

— Je vous écoute, dit-il.

— On doit me marier dans quinze jours.

— Ciel !

— Mais soyez sans inquiétude, ce mariage n'aura pas lieu.

— Quoi ! vous refuseriez ?

— Oui ; mais je crois que je n'aurai pas besoin d'avoir recours à cette extrémité.

— Comment donc?

— Quelqu'un va travailler en notre faveur, et j'ai bon espoir que ce quelqu'un réussira.

— Oh ! dites-moi le nom de ce bienveillant protecteur, mon ange adoré ; dites-le moi pour que je le bénisse, pour que je ne l'oublie jamais.

— Qui, diable ! peut ainsi se mêler de mes affaires ? ajouta-t-il tout bas.

— C'est la baronne d'Elvino.

— Digne et noble femme ! J'irai la remercier, quand bien même je devrais avoir le cœur brisé par la non-réussite de son intervention.

— C'est une excellente personne ; elle vous connaît un peu...

— Moi ?

— Oui. Elle vous a vu quelquefois chez le marquis de Croissey.

— Je regrette de ne l'avoir pas rencontrée le jour où nous sommes allés ensemble à son château de Villiers ; j'aurais été heureux de renouveler connaissance avec elle.

Il ajouta tout bas :

— Qui donc peut être cette baronne d'Elvino qui joue un rôle dans tout ceci ? Je ne me rappelle pas avoir entendu prononcer ce nom-là. Il faudra que j'éclaircisse ce point...

Et tout haut il reprit :

— Qu'importe après tout que je sois pauvre, puisque vous m'aimez! Nous serons heureux l'un avec l'autre, Cécile! Je ne désirerais qu'une chose : c'est que vous soyez aussi pauvre que moi. Oh! alors aucun obstacle ne s'opposerait à notre bonheur et à notre union.

— Oui, je voudrais être pauvre et libre! libre de vous aimer à mon aise et comme je l'entendrais!

— O ma reine! ô ma fée! ô ma péri!... vous m'aimeriez plus que vous n'avez aimé votre mère elle-même, que votre amour n'approcherait pas du mien!.. Moi, je vous aime par tous les sens et par toutes les facultés!...

Vous êtes moi et je suis vous... Absente, vous êtes en mon cœur et devant mes yeux ; présente, vous êtes encore devant mes yeux et dans mon cœur. Nous avons été créés l'un pour l'autre, un matin de printemps, du baiser de deux tourterelles. Oh ! pourquoi vous vois-je si loin de moi ? Pourquoi ne puis-je vous serrer dans mes bras en vous disant de plus près : je t'aime !!...

San Colombano fit un mouvement qui lui permit de s'asseoir sur le bord de la fenêtre. Par luxe de précaution, Cécile avait éteint la lampe.

Quand elle aperçut le vicomte si près d'elle,

un tremblement convulsif agita tout son corps ; — elle pâlit. — Instinctivement elle sentait que si son amant pénétrait jusque dans sa chambre à coucher, elle était perdue.

— Mon Dieu ! dit-elle, si l'on vous apercevait?

— Qui pourrait m'apercevoir dans cette obscurité ?

— Je ne sais; mais je crains, j'ai peur ! Oh ! redescendez !...

— Vous ne m'aimez donc pas, Cécile ?

— Douter de mon amour !... ingrat !...

— Alors, pourquoi craignez-vous ?

— Parce que je vous aime.

— Et vous me repoussez ! Ah ! je pressentais bien au fond de mon cœur que vous ne m'aimiez pas assez pour me faire le moindre sacrifice ! pauvre sot que je suis. Je le vois trop, hélas ! je n'ai plus qu'à revenir à mon premier projet... me laisser glisser et mourir.

Cécile étouffa un cri qui allait jaillir de sa poitrine.

— Raphaël ! mon ami, dit-elle, je vous en supplie; demain, tenez! demain, mais pas aujourd'hui. Descendez, je vous en conjure.

— Oh oui ! je vais descendre. Vous ne m'avez jamais aimé, vous prierez du moins pour moi.

Il étendit les bras et pencha la tête sur le vide.

Cécile se cramponna à ses vêtements.

— Oh ! serait-ce possible, murmura-t-elle ! Alors je penserais que c'est vous qui ne m'aimez pas, que vous voulez ma mort. Vous savez bien que si vous mouriez, je mourrais aussi.

San Colombano jeta ses bras autour du cou de la jeune fille et appuya sa bouche sur ses lèvres.

— Mon Dieu! murmura-t-elle en se défendant faiblement.

En ce moment, la porte du jardin cria sur ses gonds. Un homme entra portant une lanterne à la main.

Raphaël sauta doucement dans la chambre de Cécile.

— Qui se promène à cette heure, fit-elle toute tremblante. Cachez-vous, Raphaël ! Si c'était mon père ; s'il lui prenait fantaisie de venir voir si je dors !

— Bah ! répliqua San Colombano, avec beaucoup de calme ; il n'y a rien d'extraordinaire à ce que quelqu'un entre dans le jardin pendant la nuit. C'est peut-être Rouillard...

Il se pencha à la fenêtre.

Il reconnut en effet l'ex-caporal, qui trépignait sur le sable des allées en poussant des grognements assaisonnés de jurons.

— Cré nom ! grommelait-il, sabres et carabines ! tonnerre !... Je me la ferai z'arracher. La dent de l'œil encore !... Je ferai poser des osanores... c'est sans doute un coup d'air... Mille bombes !... Pistolet du diable !...

San Colombano ne put s'empêcher de sourire ; mais une vague inquiétude le saisit lorsqu'il vit le vieux reître poser sa lanterne par terre et s'établir dans le fauteuil rustique.

— Est-ce que ce drôle va passer la nuit dans cette position ? pensa-t-il.

Néanmoins, il voulut ne pas perdre le terrain qu'il avait conquis.

Il s'agenouilla devant Cécile, qui était tout à fait en deshabillé, et il baisa ses petits pieds nus dans des mules de velours.

Cécile s'assit.

San Colombano se pencha sur elle; pendant quelques secondes ils échangèrent en silence un nombre incalculable de baisers donnés et rendus.

Et le vicomte glissa dans l'oreille de la jeune fille ces paroles suavement empoisonnées, qui endorment la pudeur et éveillent les désirs.

Éperdue, haletante, le sein gonflé, l'œil humide, la bouche entr'ouverte, Cécile n'avait plus conscience d'elle-même. Une flamme d'enfer l'incendiait ; elle attira contre sa poitrine la tête de San Colombano.

La voix de Rouillard résonna jusque dans l'appartement.

— Tonnerre ! Fichue dent de tous les diables !... Faut que j'aille trouver le dentiste, il n'y a pas à tortiller !

Cette voix fit bondir Cecile.

Elle repoussa San Colombano, haletant aussi, et dont le scepticisme railleur s'était fondu au contact de ce corps vierge, qui semblait avoir été taillé dans un bloc de marbre de Paros.

— Imbécile de Rouillard! murmura le jeune homme avec désappointement, et assez haut pour que la jeune fille l'entendît.

Ce mot, dans un pareil instant, acheva de lui rendre toute sa présence d'esprit, toute sa force de chasteté.

— Je vous en prie, Raphaël, quittez-moi, dit-elle. Plus tard. Oh! je serais trop hon-

teuse! allez... Tenez, voilà Rouillard qui sort; peut-être va-t-il revenir bientôt; s'il vous trouvait ici, je serais perdue; et s'il restait jusqu'au matin dans le jardin, comment feriez-vous pour sortir?

San Colombano avait repris son sang-froid. Il rentra vivement dans son rôle.

— O mon Dieu! dit-il, être si près du bonheur, si près du ciel, et retomber dans l'attente désolée, dans le bagne de l'incertitude! Cécile! vous êtes sans pitié!...

Cécile se sentait faible. Elle n'osa point

affronter une nouvelle conversation avec son entreprenant ami.

— Sortez vite, lui dit-elle, et à bientôt. Songez au cœur qui s'est donné à vous, Raphaël!

— Songez aussi, répondit-il, à ce pauvre cœur qu'un mot de vous peut briser...

Il s'agenouilla de nouveau devant Cécile, lui prit les mains, les baisa, les arrosa de larmes, dont il avait toujours une source à sa disposition. Puis il escalada le rebord de la

croisée en prenant les plus grandes précautions.

Cécile suivait tous ses mouvements avec une anxiété pleine de tourment ; — lorsqu'elle l'eut vu descendre du mur sans encombre, et retomber parfaitement d'aplomb sur ses pieds au coin de la place du Panthéon, elle tomba à genoux devant la statuette de la Vierge et elle fit une fervente prière.

CHAPITRE QUATRIEME.

IV

Mont-Souris.

Entre la rue des Catacombes et la rue Saint-Anne de Gentilly, on remarque une espèce de terrain complètement dépourvu de maisons. — Ce terrain boursoufflé par des sous-sol gypseux qui crèvent, en se gonflant, leur cou-

che supérieure au moment des pluies, présente une surface raboteuse et infertile, d'une couleur uniformément jaunâtre, coupée çà et là par les tons verts des luzernes étiolées que la maigreur du terroir empêche de se développer.

Cette partie du Petit-Montrouge n'est guère exploitée que par des carriers dont l'industrie a su trouver des richesses au milieu de cette aridité.

On l'appelle Mont-Souris.

Sur la gauche de ce canton, apparaissent quelques pauvres mâsures qui sont censées

représenter des fermes, mais en réalité les nourrisseurs de Mont-Souris habitent tous la rue de la Tombe-Issoire ou celle des Catacombes. Mont-Souris n'existe pas autrement qu'à l'état de chantier de maçons et de *tireurs de pierres.*

Un soir, quelques hommes dont le costume n'avait rien de particulier et qui semblaient chercher à éviter les regards de la foule, dépassèrent, les uns la barrière Saint-Jacques, les autres la barrière de la Santé, traversèrent rapidement les rues qui aboutissent à ces barrières et se dirigèrent vers un point commun situé au pied d'une colline déboisée qui expire du côté opposé, vers le pont du chemin de fer d'Orsay.

Arrivés sur le plateau qui domine Montrouge, ces personnages s'arrêtèrent un instant, les yeux fixés sur l'horizon. Ils paraissaient attendre que la nuit fût complètement arrivée avant de descendre le monticule, et ils ne s'abordaient point.

Le crépuscule s'épaissit.

De grands nuages noirs se rangèrent peu à peu sur l'azur sombre du ciel comme des factionnaires qui se relèvent et se placent l'un auprès de l'autre devant un palais.

Deux ou trois des hommes dont nous ve-

nons de parler s'enfoncèrent dans un sentier creux qui conduisait aux carrières. Ils furent suivis par quelques autres. Bientôt le plateau se trouva tout à fait dégarni et s'enveloppa de ténèbres.

Nous suivrons deux de ces personnages qui se sont rejoints à mi-côte de la colline et qui s'entretiennent à voix basse.

— Voyez-vous, monsieur Leroux, — dit le premier qui n'est autre que Georges-Lambert Surrey, — nous sommes obligés de prendre de grandes précautions; la police est si ombrageuse! Trois ou quatre fois déjà nous avons été sur le point d'être pris. Hier encore,

le grand Giffard, le brigadier des sergents de ville de Montrouge, nous a poursuivis jusque près d'ici. Un peu plus... ma foi! nous étions pincés.

— Et vous êtes parvenus à le dépister?

— Oui! en remettant notre séance à aujourd'hui.

— Ah! Et croyez-vous qu'il ne reviendra point ce soir!...

— Je ne pense pas. C'est fête demain à Montrouge. Il aura d'autres occupations...

— Vous ne devez pas être nombreux dans votre tripot ?

— Non; mais c'est choisi. Nous avons un étudiant, un vieux militaire, un ancien spéculateur, un bourgeois, deux ouvriers, l'un typographe, l'autre ciseleur; c'est-à-dire presque tous les éléments dont se compose la société parisienne.

— Je comprends.

— Il est bien rare que l'un ou l'autre de ces messieurs n'amène pas quelqu'un avec lui :

aussi le jeu marche beaucoup mieux que vous ne le supposez.

— Ah !

— On gagne ou l'on perd quelquefois de grosses sommes. Il y a quatre jours un boucher de Paris a perdu quinze mille francs.

— Diable ! savez-vous que c'est énorme pour un semblable tripot ?

— Oui ; mais, ça ne va pas encore comme

je le voudrais. Il faudrait une autre direction.

— C'est Rossinot qui conduit la barque?

— Oui, un marchand de vins grossier, dont les consommations sont affreuses et qui rudoie tout le monde.

— C'est à lui que la carrière appartient?

— Oui, voilà le malheur!... Ce qui ne l'empêche pas, je vous le dis, de ne presque rien gagner... Ah! si j'avais cela!...

— Croyez-vous qu'il veuille vendre son tripot?

— Il est vieux; il n'a pas d'enfant; ça se pourrait bien. J'ai envie d'amasser une somme assez ronde et de la lui offrir pour se retirer des affaires.

— Et la police?...

— Ma foi! tant pis! Ce serait un hasard... une chance à courir; et je suis bien sûr qu'en quatre ou cinq séances je regagnerais la somme.

— Diable! vous avez donc une martingale?

— Au lansquenet, oui ; mais pas à la roulette. Au lansquenet, je gagne presque à tout coup.

Le maître d'armes sentit ses lèvres trembler de colère.

— Je connais quelques-unes de vos réussites. Si vous aviez joué pour votre compte...

Ces paroles mirent le chevalier d'industrie sur ses gardes...

— Qui vous dit que je ne joue pas pour mon propre compte ? demanda-t-il.

— Oh ! mon Dieu ! répondit le maître d'armes avec une indifférence parfaitement jouée, j'ai vu souvent des gens pauvres agir ainsi. On se laisse exploiter par un homme riche, voilà tout...

— Je ne suis pas si bête, fit Surrey avec beaucoup d'aplomb.

Mais cette conversation lui pesait.

— Voyez-vous encore ? — reprit-il pour en changer le cours.

— Assez peu !

— Je vous ferais remarquer ce sol, s'il faisait moins nuit, mon cher monsieur Leroux ; vous ne vous figurez pas combien il est curieux au point de vue géologique.

Le professeur d'escrime tenait peu à la géologie.

— Je suis beaucoup trop ignorant, dit-il, pour trouver à cela le moindre intérêt ; j'aimerais mieux entendre le récit de quelque belle partie de lansquenet ou de roulette.

— Seriez-vous joueur aussi?

— Dans ma jeunesse je l'étais; mais comme je perdais toujours, cette passion a fini par m'abandonner.

— Heureux homme!... Moi, plus je perds, plus je veux jouer. La roulette emporte ce qui vient du lansquenet.

— Je comprends; vous n'avez pas encore trouvé votre martingale?

— Je la trouverai positivement. J'en suis

sûr. Mais, en la poursuivant, je me ruine. Un jour, je saurai bien rattraper tout cela. J'ai chez moi une roulette : toute la nuit, toute la journée, je l'étudie, j'en approfondis les combinaisons.

— En attendant, vous perdez ?

— Qu'importe ?... Ma martingale trouvée, je vais à Bade, à Hombourg, partout où ce jeu est en honneur, je gagne plusieurs millions en quinze jours et je reviens en France. Croyez-vous que Benazet ne me donnerait pas un million pour avoir mon secret ?

— Oh ! je n'en doute pas... Lehmann aussi !

Leroux avait lancé avec intention le nom de l'Israélite; mais Surrey ne sourcilla pas.

— Lehmann est trop avare, dit-il; du reste, je ne sais pas s'il joue.

— Je le sais, moi, et vous devez bien le savoir aussi, puisque vous avez joué quelquefois avec lui.

— Quelquefois, c'est le mot; mais pas souvent, fit le chevalier d'industrie dont l'embarras et l'inquiétude augmentaient. — Mauvais chemin! morbleu!...

Leroux ne parut pas remarquer cette exclamation.

— Si j'étais à votre place, dit-il, j'exploiterais le lansquenet et je ne m'occuperais de la roulette que quand je serais sûr de ma martingale.

— Comment la trouver si je ne joue plus?.. C'est comme l'individu qui ne veut entrer dans l'eau que quand il saura nager.

— Non pas. On fait comme les enfants : *On joue à rien.*

— Ce serait prudent; mais je ne pourrais jouer ainsi; je m'ennuierais au deuxième tour.

— Lorsque vous perdez, est-ce que l'on vous fait payer comptant?

— Parbleu!...

— Fichtre!... Alors il faut porter toute sa fortune sur soi et prévoir toutes les éventualités.

— Lorsqu'on est sûr de la solvabilité d'un

adversaire, on exige simplement des billets. Tenez, dans peu de jours, même, je dois aller en présenter deux ou trois à quelqu'un de votre connaissance.

— Bah! et à qui donc?

Surrey fit un geste mystérieux.

— Je vous le dirai plus tard, murmura-t-il.

— Il aura toujours la ressource de ne pas vous payer, ce quelqu'un... — Vous savez

qu'on ne peut poursuivre judiciairement pour dettes de jeu...

Surrey secoua la tête.

— C'est bien, dit-il. Je m'entends. Nous ne sommes pas aussi bêtes que cela. Les billets sont faits en conséquence. La preuve, c'est qu'ils sont déjà dans le commerce avec l'endos du célèbre Triel.

— Sapristi! vous connaissez donc ce Triel?

L'orgueil d'avoir une connaissance si haut placée aveugla pour un instant le chevalier d'industrie.

— Mais un peu, dit-il. On n'est pas si gueux qu'on en a l'air!...

Leroux se tut et réfléchit.

Depuis plusieurs mois qu'il était à la piste des fripons qui avaient enveloppé son neveu dans les fils d'une trame compliquée, Leroux ne manquait pas de points de repaire pour réunir et condenser ses observations.

Le nom de Triel, qu'il avait entendu si souvent répéter, ne lui apparut plus que comme le prête-nom, le pseudonyme ou la raison sociale d'une personne qui ne pouvait être autre que Lehman.

Suffisamment édifié à cet égard, il ne crut pas devoir pousser plus loin ses investigations immédiates.

Du reste, Surrey avait fait un geste qui signifiait :

— Nous arrivons.

Le sentier que suivaient les deux hommes décrivait plusieurs lignes concentriques autour d'une butte qui se dressait au milieu des massifs de pierres accumulées par les extracteurs.

Au lieu de s'arrêter au point central, il s'élançait de nouveau en ligne droite du côté de la plaine et allait se perdre dans une excavation profonde, pratiquée entre deux énormes talus dont les parois semblaient les lèvres béantes d'un abîme.

Là, une grue gigantesque dont la tête était couverte de cordages supportés par des mout-

fles, arqueboutait sur le sol pierreux les trois poutres qui lui servaient de pieds.

Derrière cette grue, s'ouvrait un couloir sombre taillé dans le rocher et qui paraissait se prolonger fort avant. Un amas de pioches et de pelles obstruait l'entrée de ce souterrain.

— C'est ici! fit le chevalier d'industrie.

— Diable! répondit le maître d'armes, c'est habilement dissimulé. On dirait une véritable carrière qui attend de véritables ouvriers.

— Vous ne voyez pas tout, mon cher monsieur Leroux.

— Ah !

— Vous me parlez de la police ; mais vous comprendrez tout à l'heure que nous ne la craignons pas beaucoup.

— Vous êtes donc armés ?

— Ça ne servirait à rien ; mais, ce qui vaut mieux, nous avons une autre issue pour nous enfuir.

— Une issue?

— Oui ! si la police venait en *nombre*, nous nous sauverions par derrière.

Surrey avait fortement souligné le mot *nombre*. Leroux ne crut pas devoir lui demander ce que faisaient les joueurs quand la police n'était pas en nombre.

Il se contenta de frémir intérieurement.

Au bout de ce couloir sombre, on descen-

dait trois grossières marches d'un escalier taillé également dans le rocher. Là, s'ouvrait un premier compartiment assez vaste et qui avait l'air d'une grotte naturelle.

Une grande fraîcheur régnait dans ce compartiment. Les deux hommes ne s'y arrêtèrent pas.

Ils poussèrent une porte en sapin, s'engagèrent dans un nouveau corridor faiblement éclairé par un quinquet, et dont le haut était plafonné.

Au bout de ce corridor, se trouvait la salle de jeu.

Son ameublement consistait simplement en quelques tables sales, rougeâtres, boiteuses, vermoulues, entourées de bancs aussi vieux que les tables, — défroque de marchand de vins de barrière, friperie dégoûtante exhumée des bouges les plus mal famés de la chaussée du Maine.

A l'un des angles de la salle se dressait un comptoir de zinc oxidé, derrière lequel se tenait le propriétaire du tripot.

Ainsi que nous l'avons dit, le sieur Rossinot (tel était le nom dudit propriétaire) ne jouissait pas des charmes du printemps de la vie. Il

avait bien soixante et quelques années. — Contrairement à ce que l'on remarque dans la conformation des marchands de vins arrivés à un certain âge, celui-ci ne possédait pas d'embonpoint. Au contraire; le misérable était sec comme un manche à balai, sec comme un tourne-broche, sec comme une béquille, sec... comme ce qu'il y a de plus sec au monde.

Il était si sec qu'il n'aurait pas laissé d'ombre au soleil, qu'il craquait en marchant, qu'on aurait pu faire de ses deux jambes des baguettes de tambour; que sa peau semblait recouvrir des fils de fer.

La tête de ce squelette vivant formait un

triangle dont la base était le crâne et le sommet le menton. Deux petits yeux jaunes et glauques, cachés à demi sous un buisson de sourcils grisonnants, roulaient constamment dans leurs orbites avec une expression de singulière défiance.

Il toisa le nouveau venu des pieds à la tête; mais, sur un signe de Surrey, il le laissa passer en esquissant un salut.

Le maître d'armes alla se placer à une table encore inoccupée, et Surrey s'assit vis-à-vis de lui.

— J'aurais fait une partie de lansquenet avec vous, dit-il au chevalier d'industrie, mais puisque vous gagnez à tout coup...

Surrey se mordit les lèvres.

— A tout coup, dit-il, oui; parce que je poursuis ma martingale, je parviens ainsi à ne jamais rien perdre; en jouant quitte ou double on arrive à regagner ce que l'on perd; mais entre amis, je n'agis jamais ainsi.

— J'accepte donc une partie avec vous; seulement je ne suis pas riche; je ne puis hasarder que cinq cents francs.

— Je n'ai pas davantage.

Les deux compagnons se mirent à jouer. Deux ou trois personnes vinrent se grouper autour d'eux pour juger des coups.

Pendant un quart d'heure à peu près les chances se balancèrent. La banque passait avec rapidité de l'un à l'autre. Ils en étaient encore à leurs premiers cents francs.

— Faisons cent francs d'un coup, dit le maître d'armes.

— Je veux bien, répliqua Surrey.

La fortune favorisa le maître d'armes. Il gagna quatre cents francs à son partenaire ; puis la chance tourna.

Surrey prit la banque et ne la quitta plus jusqu'au moment où les cinq cents francs du maître d'armes eurent passé de son côté ; mais celui-ci ne perdait pas de vue la manipulation des cartes.

A la dernière partie, au moment où Surrey, las de cacher son jeu, d'*amorcer* son adversaire, comme on dit en style du lieu, s'apprêtait à terminer par un coup décisif, Leroux lui mit la main sur le bras.

— Vous avez tourné pour vous l'as de pique ? lui dit-il.

— Oui, répondit Surrey avec étonnement.

— Eh bien ! le second as de pique est dans votre main. Il n'est pas difficile que vous gagniez ainsi. Monsieur Surrey, vous êtes un voleur. Il y a trois mois que je vous guette, et j'ai maintenant la preuve.

Un des spectateurs voulut s'interposer, tandis que Surrey battait brusquement les cartes.

— Monsieur, dit-il au maître d'armes, je crois que vous vous trompez. M. Surrey est un honnête homme, et vous n'avez pas de motif pour venir jeter aussi hardiment une qualification pareille à la tête d'un de nos amis.

Leroux, que la tricherie manifeste de Surrey avait mis hors des gonds, ne put retenir sa colère.

— Si vous êtes l'ami de ce Surrey, vous êtes un voleur aussi, s'écria-t-il ; et je jure sur mon honneur que vous tous qui êtes ici, vous ne valez pas mieux. Ah ! je savais bien que je découvrirais un jour ce qu'il m'importait de découvrir ! Voici déjà le premier repaire

trouvé, les autres se trouveront ensuite...

De longues et sérieuses clameurs couvrirent la voix du maître d'armes.

Le marchand de vins s'approcha de lui, les poings crispés, les dents serrées, le visage bouleversé par la colère.

— Quel monstre est-ce là? demanda le maître d'armes en éclatant de rire.

Cet éclat de rire augmenta la rage du marchand de vins.

— Vous ne savez pas, rugit-il d'une voix saccadée, à qui vous vous êtes adressé !.. Nous ne vous laisserons pas sortir d'ici... entendez-vous bien... Ni Dieu ni diable ne vous tireront de nos griffes.

Et se retournant vers les joueurs :

— Que faut-il en faire ?

Deux des affiliés s'avancèrent vers Leroux.

— Au mur ! au mur ! dirent-ils... murons-le !...

Le maître d'armes souriait toujours.

Il jeta autour de lui un regard inquisitorial.

Dans le fond de la salle se trouvait une porte par laquelle les joueurs s'enfuyaient en cas d'alerte.

Leroux battit en retraite du côté de cette porte.

— Ah! le brigand! .. le gueux!... il veut

se sauver par l'autre issue, hurla le marchand de vins.

Il s'empara d'une bouteille ; d'autres prirent les bancs, Surrey lui-même saisit un énorme cruchon de grès, et tous, hurlant et vociférant, se précipitèrent pour empêcher le maître d'armes d'arriver jusqu'à la porte.

CHAPITRE CINQUIEME.

V

L'homme muré.

— Il faut le murer, répéta le marchand de vins

— Coquins et lâches, fit le professeur d'escrime, venez me prendre !... Vous croyez

donc que je vais m'enfuir? Pas si sot!. Je savais qui vous étiez et, si j'avais eu la moindre crainte, je ne serais pas entré.

En forme d'arguments à l'appui de ce qu'il venait de dire, Leroux tira de sa poche un pistolet à six coups fabriqué par Devisme sur le modèle des revolvers américains, puis il fit sortir du bambou creusé de sa canne une lame d'acier de près d'un mètre de longueur.

— Je vous attends, messieurs, dit-il.

A la vue de l'épée qui brillait aux lueurs des lampes d'un sinistre reflet, à la vue de

l'arme terrible qui contenait six fois la mort dans ses tubes, les assaillants opérèrent un mouvement rétrograde.

Le marchand de vins, le premier, demanda à capituler ; en attendant, il s'élança vivement du côté de la porte du corridor d'entrée; — mais, là, un effrayant spectacle s'offrit à ses yeux. — Il poussa un cri terrible.

— La rousse ! La rousse ! murmura-t-il ensuite d'une voix brisée.

Les tripoteurs se retournèrent avec effroi.

Le formidable Giffard, flanqué de trois sergents de ville l'épée à la main, se tenait debout à l'entrée du corridor.

A cet aspect, bouteilles, cruchons et bancs tombèrent des mains des joueurs, ils jetèrent autour d'eux des regards effarés. Voyant que le maître d'armes était seul contre la porte de derrière ils se ruèrent sur lui au risque de se faire blesser grièvement.

Leroux décrivit avec sa lame une série de moulinets qui eurent pour résultat d'en faire sentir assez vivement la pointe aux plus hardis.

Giffard et ses hommes entrèrent dans la salle.

— Ah! vous êtes pincés cette fois, dit-il. Vous allez nous faire le plaisir de nous suivre.

— Moi aussi? — fit le propriétaire d'un air terrifié.

— Vous surtout, mon gros bonhomme.. — Mais attendez encore un instant; nous allons procéder à une minutieuse perquisition.

— Ah! mon Dieu! pourquoi faire? Il n'y a

rien chez moi, fit le squelette en pâlissant.

— Nous verrons bien, répondit laconiquement le brigadier Giffard.

Et se retournant vers ses hommes :

— Surveillez-moi ces coquins ; ou plutôt, pour qu'ils ne s'échappent pas, mettez leur les menottes.

Les sergents de ville prirent de petites chaînettes et lièrent les joueurs sans que ceux-ci fissent la moindre récrimination ou essayassent de se défendre.

Rossinot seul poussait les hauts cris, et se tordait au risque de causer à son frêle individu, incessamment menacé de dissolution, des perturbations regrettables.

Leroux avait remis sa lame au fourreau et était devenu spectateur de cette étrange scène à laquelle la pâle lumière des quinquets huileux et des lampes de cuivre oxidé donnait une apparence fantastique et pittoresque.

Il n'avait pas perdu un seul regard du marchand de vins. — La fixité avec laquelle celui-ci considérait la porte de derrière fit naître un soupçon dans son âme.

— Si vous commenciez par ici, dit-il au brigadier.

— Volontiers, monsieur Leroux, répondit l'agent de police ; je n'ai aucune répugnance ni aucune préférence.

Le maître d'armes prit une des lampes et se dirigea vers la seconde issue.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! hurlait Rossinot. Je vous jure, monsieur Giffard, qu'il n'y a rien par là ; j'en mets mon doigt au feu.

Le brigadier ne répondit pas et continua à suivre le maître d'armes.

— Vous aviez diablement raison, monsieur Leroux, lui dit-il à voix basse, lorsqu'ils eurent dépassé la porte. Je guettais depuis longtemps aussi ce Surrey. J'ai même obtenu sur lui différents renseignements d'un certain intérêt.

— Ah!

— J'ai lieu de croire qu'il n'est autre qu'un certain Triel, ancien professeur au lycée de Blois, qui a fait plus de tours que de miracles, et qui a déjà subi une condamnation pour faux en écriture privée.

La lumière se fit instantanément dans l'esprit du compère.

— Voilà bien le mot de l'énigme, se dit-il : Triel est l'homme de paille de Lehmann qui abrite sous son nom toutes les spéculations hasardeuses. Le caporal est pris ; gare au capitaine !

Il ajouta plus haut :

— Et sous le nom de Lambert ?

— Il a subi, répondit Giffard, trois mois de prison pour avoir été trouvé en état de vagabondage.

Leroux leva les mains vers le plafond.

— Et dire qu'il gagne des sommes folles! s'écria-t-il...

— Lui?...

— Oui; mais il ne joue certainement pas pour son compte, et il vole ses partenaires.

— Savez-vous, monsieur Leroux, que celui pour lequel il joue est aussi son complice?

— Evidemment.

— Et vous le connaissez?

— Pardieu !... Mais je livrerai son nom plus tard, lorsque les révélations de Triel auront corroboré mes soupçons... je devrais dire ma certitude.

L'agent de police n'insista pas. Il inspecta minutieusement les excavations pratiquées dans la muraille; saisit quelques jeux de cartes biseautées, des tarots, des marques de trictrac, une roulette et plusieurs autres ustensiles nécessaires aux joueurs.

— Voyez ! dit-il au maître d'armes.

Le compère jeta sur ce butin un coup d'œil

distrait. Il promenait ses doigts contre la muraille et en frappait la surface à coups de canne.

Tout à coup sa main rencontra une couche de mortier qui semblait presque fraîche...

Une horrible idée traversa son esprit.

Il courut au couloir d'entrée, prit deux pioches et un marteau et revint à la porte de la seconde issue.

— Prenez cette pioche, dit-il à Giffard. Il y a quelque chose derrière ce mur.

Convaincu par le ton péremptoire du maître d'armes, le brigadier se mit à attaquer vigoureusement la maçonnerie.

Bientôt les éclats de plâtre frais tombèrent; en tombant, ils démasquèrent une certaine quantité de pierres de taille superposées, qui paraissaient cimentées imparfaitement.

Ces pierres formaient un parallélogramme de six pieds de hauteur sur trois ou quatre de largeur. — Leur assemblage témoignait d'une façon évidente qu'elles avaient été réunies ainsi à dessein.

D'un coup de pioche, Leroux abattit le haut de ce cadre.

Aux lueurs de sa lampe, il aperçut une tête d'homme. Un cri d'horreur s'échappa de sa poitrine.

— Je suis perdu! murmura Rossinot...

Et il se démena comme un possédé.

En apercevant cette tête, le brigadier s'était arrêté dans son travail. La frayeur et l'étonnement le clouaient à sa place.

Le maître d'armes, plus habitué que Giffard aux terribles scènes de la mort, reprit le premier son sang-froid.

— Hâtons-nous, dit-il au brigadier; peut-être est-il temps encore. Il n'y a pas vingt-quatre heures que ce malheureux est enfermé là dedans; c'est tout frais.

L'agent de police était atterré.

— Bon Dieu! dit-il, c'est peut-être mon camarade Verly qui m'accompagnait hier au soir, et que je n'ai pas revu dans la journée. Croyez-vous, monsieur Leroux, qu'il existe encore?

Le maître d'armes ne répondit rien; il arracha toutes les pierres jusqu'au niveau de sa ceinture.

Le corps du malheureux, qui n'avait plus de point d'appui en avant, se ploya. Leroux le reçut dans ses bras, et, avec une vigueur qu'on n'aurait pas soupçonnée dans cet homme d'apparence débile, il parvint à l'extraire de ce tombeau.

— C'est bien lui ! s'écria le brigadier...

Les sergents de ville s'approchèrent.

— C'est lui ! c'est bien lui! dirent-ils à leur tour.

L'infortuné Verly ne donnait plus aucun

signe de vie. On le porta sur une des tables du tripot; son corps s'étendit mollement, lourdement, comme celui d'un homme dont la mort ne remonte qu'à quelques heures.

— Avez-vous du vinaigre? fit le maître d'armes en s'adressant au propriétaire.

— Non; mais j'ai de l'eau-de-vie, répondit Rossinot. — Oh! messieurs, je vous jure que ce n'est pas moi!

— Silence, bandit! fit le brigadier d'une voix terrible.

Il se mit, avec l'aide du maître d'armes et de l'un des agents, à déshabiller Verly.

Le malheureux qu'on avait surpris sans doute dans l'obscurité avant qu'il ait pu se mettre en défense, avait les mains liées derrière le dos; on coupa les cordes.

Puis Leroux lui frictionna les tempes avec de l'alcool, lui versa de l'eau sur la tête et lui introduisit de force entre les dents un tuyau de pipe destiné à servir de conduit à l'air.

Voyant que tous ces moyens n'aboutissaient à rien, le maître d'armes fit transporter le corps hors de la carrière.

L'air frais de la nuit, les lotions réitérées d'eau froide firent ouvrir les yeux à Verly.

— Sauvé ! s'écria le maître d'armes.

— Sauvé ! répétèrent tout d'une voix les sergents de ville.

Le brigadier demanda à Leroux la permission de lui serrer la main.

— Vous ne savez pas ce que vous venez de faire, lui dit-il : vous venez de rendre à sa famille le père de six enfants dont l'aîné a neuf ans.

— Grand Dieu ! fit le maître d'armes... Oh ! ces brigands méritent un châtiment exemplaire. Mais Verly n'est pas hors d'affaire...

— Si j'avais eu ma trousse, je l'aurais saigné. Hâtez-vous de le faire porter au premier poste que vous rencontrerez.

Y compris Rossinot, les joueurs étaient au nombre de onze. — Le brigadier s'inquiétait.

— Si je détache deux de mes hommes, dit-il, les gredins pourront se sauver.

— Il faut, si vous craignez cela, demander du renfort; mais je crois que c'est inutile. Je

me charge, moi, de vous aider à les faire marcher.

— Alors c'est bien.

Deux sergents de ville emportèrent Verly sur leurs épaules, tandis que le maître d'armes rentrait dans le caveau avec le brigadier et un autre agent.

Ils mirent tous trois l'épée à la main. Leroux tira son révolver, et ils se placèrent derrière la bande et sur les deux ailes.

— Remarquez, dit le compère Leroux de

manière à être entendu des tripoteurs, que je fais sauter la cervelle au premier qui cherche à s'échapper.

Personne ne répondit.

Les bandits marchèrent devant les trois hommes avec une grande docilité. Le marchand de vins seul parlait à voix basse à Surrey, et se retournait à chaque instant ; mais c'était sur eux principalement que veillait le professeur d'escrime.

— Comme ce malheureux a dû souffrir, disait-il, tout en ne perdant pas de vue le troupeau qui le précédait.

— Vous avez eu, fit le brigadier, une idée vraiment providentielle ! que serait-il devenu sans vous ?

— Oui, c'est la mort la plus atroce, la plus barbare ! Les assassins laissaient pénétrer encore un peu d'air dans cette tombe pour que leur victime se sentît mourir en détail, pour qu'elle assistât vivante, heure par heure, minute par minute, seconde par seconde, au spectacle de sa propre décomposition !.. Horreur !...

— C'est terrible, en effet.

— On ne voudra pas croire qu'en plein dix-

neuvième siècle un crime aussi atroce ait été commis. C'est faire reculer le monde de quatorze cents ans. Et d'où vient ce crime? de l'amour du jeu! de l'amour de l'or!...

— Le jeu mène à tout.

— N'en avons-nous pas sous les yeux un effroyable exemple? On commence par jouer innocemment, puis la passion s'exalte; on arrive à l'assassinat.

Cet aphorisme du vieux Jacques ressemblait beaucoup à ceux de M. Prudhomme;

mais, dans l'espèce, il recevait une si terrible confirmation qu'il était effrayant de vérité.

La caravane suivit la rue des Catacombes et déboucha sur la route d'Orléans.

Minuit n'était pas sonné; plusieurs fenêtres restaient encore ouvertes. Des têtes curieuses se penchèrent sur la rue; quelques boutiquiers, badauds.... comme des boutiquiers, sortirent de leurs maisons et suivirent avec étonnement l'étrange troupe.

Elle arriva à la barrière d'Enfer, et tout le monde entra dans le poste où Verly, porté par

ses deux collègues, venait d'arriver aussi.

On incarcéra provisoirement au violon ces onze personnages.

Un élève-médecin qui desservait le poste, administra, comme disent les grands journaux, les premiers soins à l'asphyxié.

Au bout de quelques minutes, ce dernier ouvrit de nouveau les yeux ; mais cette fois, il ne les referma plus.

Un soupir profond s'échappa de sa poitrine.

— Retirez-vous un peu, fit le médecin aux assistants; et éloignez les lumières. Je crains que la fièvre ne se déclare.

— Rossinot! Rossinot! fit le moribond. Rossinot!

Sa voix avait une intonation sépulcrale.

Le docteur envoya un soldat réveiller le premier pharmacien venu et demander du vin de quinquina.

Dès que l'héroïque boisson fut préparée, on

en donna quelques cuillerées au malade qui se trouva soulagé tout à coup et se mit sur son séant.

Le médecin se tourna vers le brigadier :

— Connaissez-vous un peu votre agent ? lui dit-il.

— Beaucoup, répondit le sergent de ville.

— Son tempérament ?

— Assez lymphatique. Il ne se préoccupe de rien, et ne se frappe pas.

— Tant mieux.

Il fit envelopper le malade dans un manteau de camp et lui adressa la parole.

— Comment vous trouvez-vous? lui demanda-t-il.

Verly, malgré le caractère froid qu'on lui connaissait, venait de subir un tel choc qu'il ne reprit pas tout de suite sa raison. Il n'avait pas conscience de ce qui se passait autour de lui.

Mais peu à peu le sentiment de son existence lui revint et la présence d'esprit en même temps.

— Comment suis-je ici ? murmura-t-il, en reconnaissant le poste de la barrière d'Enfer.

— On vous a retiré de votre cachot, fit le médecin.

Verly mit ses mains devant son visage et balbutia :

— Oh ! ma femme ! mes enfants !

Et quelques larmes coulèrent entre ses doigts. Ce fut la seule marque de faiblesse qui se manifesta extérieurement. Il balbutia :

— Et qui donc m'a tiré de cet affreux tombeau?

Le brigadier s'avança en désignant le maître d'armes.

— C'est ce monsieur, mon vieux Verly. Sans lui, c'était fini de toi.

Verly remercia le professeur d'escrime, et, après lui avoir demandé son nom :

— Mes enfants vous béniront, monsieur Leroux, lui dit-il, et ils vous mettront dans leurs prières.

Giffard raconta alors en détail à son agent comment l'idée était venue à Leroux d'examiner les murs, et de quelle façon le résultat avait été obtenu.

De son côté, Verly expliqua au brigadier qu'on l'avait saisi par derrière et qu'on l'avait poussé garotté dans l'excavation que la pioche du maître d'armes avait découverte. Il accusa Rossinot d'avoir aidé trois autres hommes

qu'il ne connaissait pas de figure à le placer ainsi dans le cercueil de pierre.

— Vous les reconnaîtriez, n'est-ce pas ? lui demanda-t-on.

— Certainement, répondit-il.

Puis il rendit compte au médecin de toutes les sensations qu'il avait éprouvées jusqu'au moment où le commencement d'asphyxie l'était venu plonger dans une douloureuse léthargie qui l'avait empêché depuis lors de constater lui-même ce qu'il ressentait.

Après ce récit, Leroux, rassuré sur la santé de Verly, prit congé des personnes qu'il avait accompagnées.

— Voici cinq cents francs que ce drôle de Lambert Surrey ou Triel voulait me voler. C'est de l'argent qui ne m'appartient plus.... Veuillez le remettre à la femme de Verly sans lui dire de qui vient cette somme.

Sur ce, le maître d'armes se dirigea du côté de la rue de Grammont.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

Interrogatoire.

La nouvelle de cette importante arrestation fut transmise dès le matin au préfet de police.

Le brigadier ayant signalé dans son rapport que les révélations de Rossinot et de Surrey

particulièrement pouvaient compromettre quelques personnages importants, le préfet voulut assister lui-même à l'interrogatoire de ces deux prévenus, ou plutôt leur faire subir un interrogatoire spécial précédant celui du juge d'instruction.

Le haut fonctionnaire réunit donc entre ses mains tous les dossiers relatifs aux accusés. Il se fit rendre un compte exact et circonstancié de leur arrestation, des paroles qui avaient pu leur échapper; puis il manda dans son cabinet le compère Leroux.

Celui-ci crut devoir ne rien cacher au préfet.

Il lui raconta comment, depuis quelques mois, son neveu était entouré de pièges de toute sorte, tendus à sa grande fortune ; et comment, en fin de compte, il se trouvait débiteur d'une somme énorme qui lui avait été volée.

En outre, il dénonça le restaurant Triel comme un tripot de la pire espèce où la jeunesse aristocratique allait se ruiner; puis il expliqua que Lehmann pouvait fort bien être le machinateur de toutes ces intrigues dont le secret allait prochainement se découvrir.

Les preuves que donnait Leroux étaient tellement serrées, tellement précises, que le pré-

fet ne put conserver un seul instant le moindre doute. Néanmoins, il tenait à s'éclairer davantage à cet égard afin de frapper plus sûrement. — Il pria donc Leroux de rester auprès de lui pendant l'interrogatoire des accusés.

Vers huit heures du matin, ceux-ci avaient été amenés à pied par un piquet de chasseurs de Vincennes à la préfecture de police.

Contrairement à la coutume de laisser deux ou trois jours les inculpés au dépôt avant de les interroger, à dix heures, le gardien appela Rossinot.

L'interrogatoire du Squelette ne fut pas long.

Il avoua, en ce qui concernait la tentative d'assassinat faite sur le malheureux Verly, qu'il y avait tacitement participé, mais que la proposition venait de Surrey, et que c'était l'étudiant, aidé par ledit Surrey et le bourgeois, qui s'étaient emparés du sergent de ville.

Il avoua également que c'était lui qui avait maçonné le cadre de pierres avec du mortier; mais qu'espérant qu'on délivrerait le sergent de ville, il avait laissé des *jours* dans la ma-

çonnerie. D'un autre côté, s'il avait poussé des cris lorsque Leroux et Giffard s'étaient approchés de la cachette, il eut l'impudence de dire que c'étaient des cris de joie.

Malgré la gravité des faits, le préfet ne put s'empêcher de sourire de ces étranges moyens de défense. Néamoins il les releva en disant au misérable qu'il eût été bien plus simple et surtout plus honnête de *démurer* lui-même Verly, au risque de voir fermer son tripot.

Rossinot objecta que son établissement de jeu était sa seule fortune ; mais le préfet lui montra des pièces constatant qu'il payait deux

cent vingt francs d'impositions foncières; que, conséquemment, il ne devait pas crier misère; qu'en servant de complice aux gens coupables de ce crime, il n'avait obéi qu'aux mauvais instincts de son âme viciée, qu'à ses sentiments de cupidité et de méchanceté naturelles.

— Du reste, ajouta-t-il, il ne m'appartient pas de porter à cet égard un jugement quelconque. C'est l'affaire du parquet, du juge d'instruction et du tribunal. Je désire savoir seulement quelles ont été vos relations avec Surrey...

Le marchand de vins déclara qu'il ne con-

naissait Surrey que depuis près d'un an et demi, époque à laquelle il avait ouvert son tripot.

« Surrey, à cette époque, était en état de vagabondage, dit-il. Il venait coucher dans une de mes carrières. — Un jour je le surpris. — Il me dit que si je voulais lui donner un lit chez moi et la nourriture pendant quelque temps, il m'enseignerait le moyen de faire fortune.

« Je ne le crus pas sur parole, attendu que, s'il avait eu ce moyen à sa disposition, il aurait commencé par l'employer pour lui-même.

« Mais il me pressa beaucoup et se fit fort de me donner une preuve immédiate de ce qu'il avançait.

« — Si j'avais cinq cents francs, me dit-il, je me chargerais de vous en faire gagner le double aujourd'hui même.

« J'avais ces cinq cents francs.

« Essayons, me dis-je ; si cela est vrai, autant que j'en profite qu'un autre.

« Surrey me conduisit donc dans une maison de jeu... »

Le préfet l'interrompit pour lui demander s'il savait dans quelle maison Surrey le conduisit.

— Si j'étais dans cette maison, reprit Rossinot, je la reconnaîtrais, mais je ne me rappelle ni le nom de la rue, ni le numéro de la maison.

Leroux et le préfet échangèrent un coup d'œil d'intelligence.

Rossinot continua.

— Surrey m'ayant prévenu que cet établissement n'était fréquenté que par la *haute*, j'avais mis mes plus beaux habits et j'avais prêté de belles *frusques* à Surrey.

« Cependant, comme je vis qu'il allait jouer, je me dis que son moyen de faire fortune n'était pas sûr du tout, et que je risquais de perdre mes fonds. Il me rit au nez en disant qu'il ne perdait jamais. Je ne me serais pas douté qu'il faisait *sauter la coupe*, comme il l'a fait hier soir pour ce monsieur.

Et il désigna le maître d'armes.

— Mais, reprit-il, en suivant le cours de sa première idée, je fus bientôt persuadé qu'il n'avait rien exagéré. Au bout de vingt minutes, il avait gagné trois mille francs à un jeune homme qu'on appelait, je crois, le chevalier des Bruyères.

— De Brugnières, fit le maître d'armes.

— Le nom n'y fait rien. — Je m'en revins donc avec Surrey qui me donna généreusement mille francs. Pour cela, il n'est pas *chien*, au contraire; c'est tout de même lui, avec toutes ces idées, qui m'a *fichu* dedans.

« Il me fit entrevoir que ce qu'il venait de gagner n'était rien ; que les jeux de cartes étaient des duperies ridicules, et que, s'il existait à Paris une maison de jeu où il y eût une roulette, tout le monde affluerait bientôt à cette maison.

« Je lui fis observer que je n'avais pas de local convenable.

« Il me dit que l'une de mes carrières était excellente ; et un mois après mon tripot fonctionnait. C'était Surrey qui en était le fondateur et qui le faisait marcher. Je ne sais pas comme il faisait, mais il ne gagnait jamais à la

roulette. Au contraire, il perdait des sommes énormes, et il avait toujours de l'or dans ses poches.

— Quelles étaient ses allures habituelles? demanda le préfet.

— Quelquefois, il restait deux ou trois jours sans venir me voir. Pendant ce temps, je ne sais pas ce qu'il faisait. Un jour je le lui ai demandé. Il m'a répondu qu'il donnait des leçons de mathémathique à des jeunes gens qui l'emmenaient avec eux à la campagne. J'ai toujours cru qu'il était un peu fou, ou tout au moins légèrement timbré. Ainsi, tantôt il avait

des habits superbes, qui semblaient avoir été faits par les meilleurs tailleurs de Paris; tantôt il portait des haillons qu'on n'aurait pas ramassés au coin d'une rue.

« Je l'ai entendu, certains jours, bavarder comme une pie borgne de choses de sciences, qu'il traite supérieurement du reste. Il n'y a pas un ingénieur qui lui en remontrerait pour un plan ou pour toute autre affaire de machines. D'autres fois, il n'ouvrait pas la bouche, ou, quand il l'ouvrait, c'était pour dire des gaillardises qui auraient fait rougir un zouave.

— Abrégez.

— Voilà tout ce que je sais de lui.

— Où demeurait-il?

— Vis-à-vis chez moi. Mais personne n'entrait dans sa chambre. Une fois, j'y ai mis le pied, je n'ai jamais vu un fouilli pareil. — Il y avait des cartes piquées contre les murs avec des épingles, un petit billard en miniature avec des lignes droites, des triangles, des cercles, etc..., le tout à la craie blanche; puis une roulette, sur laquelle il y avait au moins cinq cents petits carrés de papier larges comme la main. Ces carrés de papier étaient tous couverts de chiffres.

— Il ne vous a pas dit ce que cela signifiait ?

— Non, monsieur le préfet ; je ne le lui ai pas demandé. Il cherchait probablement à gagner à tous les jeux, car il avait aussi de dames, des échecs, et même plusieurs bilboquets.

— N'avez-vous vu personne venir chez lui ?

— Rarement. J'ai vu ce monsieur dans ces derniers temps-ci, et voilà tout.

Leroux s'interposa.

— C'est vrai, dit-il au préfet ; je savais par intuition que ce Surrey devait me faire tout découvrir, aussi j'allais fréquemment chez lui.

Et s'adressant au marchand de vins :

— Vous avez dû voir cependant, depuis votre établissement, une voiture qui s'arrêtait assez fréquemment devant chez Surrey.

— Oui ! J'ai même vu en descendre un

homme de cinquante ans à peu près, un profil de juif; là était le dentiste de Surrey. Il était vêtu comme un charlatan, et il avait des bagues à tous les doigts.

Leroux et le préfet échangèrent un nouveau coup d'œil.

— Jamais, fit le magistrat, Surrey ne vous a parlé de cet homme?

— Non, monsieur.

— Retirez-vous.

Les gardiens emmenèrent Rossinot, qui, se figurant s'être victorieusement déchargé sur le faux Surrey de l'accusation qui pesait sur lui, rentra très-satisfait au dépôt.

Surrey fut introduit aussitôt après devant le préfet.

Le chevalier d'industrie semblait médiocrement inquiet. Le dos légèrement voûté, ce qui contribuait à le rapetisser encore, il s'avança vers le magistrat avec la politesse timide qui lui était habituelle ; mais il gardait rancune

au compère Leroux de l'avoir trahi si indignement.

Il ne daigna pas le saluer.

— Êtes-vous décidé à être franc, Surrey ? demanda le préfet.

— Oui, monsieur !... Oh ! certainement oui, car ma conscience ne me reproche rien. Je suis au-dessus des insinuations que l'on pourrait faire. J'ai toujours été honnête.

Le maître d'armes sourit.

— Votre vrai nom ? demanda le préfet.

— Georges Surrey, monsieur.

— Je vous demande de la franchise, et vous commencez par mentir.

— Je vous jure, monsieur le préfet, que mon vrai nom en ce moment est Georges Surrey, esquire.

— Vous avez eu d'autres noms encore : par exemple, vous vous êtes appelé Lambert. Mais votre nom véritable est Triel.

Le chevalier d'industrie roula son feutre dans ses mains.

— Puisque vous le savez, dit-il, pourquoi me le demander ?

— Quand ce ne serait que pour constater votre mensonge. De quel pays êtes-vous?

— Des environs d'Orléans ; d'un petit village de cinquante maisons, qu'on appelle les Fermes.

— Vous avez été professeur au lycée de Blois?

— Oui, monsieur, pendant deux ans, professeur de mathémathiques élémentaires.

— Et vous avez quitté cet emploi ?..

— Parce que je ne gagnais pas assez...

— Vous mentez encore. Vous avez été révoqué pour un fait ignoble, qui aurait dû

vous faire traîner devant les tribunaux, si le proviseur n'avait pas eu pitié de votre repentir.

— Oh! c'est un bruit qui était dénué de toute vraisemblance.... — Je n'y ai jamais cru.

Le préfet regarda Surrey avec étonnement. Le misérable qualifiait le fait qui lui était reproché comme s'il se fût agi d'un étranger qui l'eût commis.

— Vrai ou faux, ce n'est pas de cela qu'il

s'agit, reprit le magistrat. Qu'êtes-vous devenu en quittant Blois ?

— J'ai passé quelque temps dans ma famille.

— Existe-t-elle encore ?

— Je n'ai plus qu'une sœur.

— Quel métier exerce-t-elle ?

— Oh ! elle s'est assez mal conduite dans sa jeunesse... malgré mes avis. — Aujour-

d'hui, de rage de ne pouvoir se faire femme sage, elle s'est faite sage-femme. Elle habite Tours; mais j'aurais honte de correspondre avec elle, et je ne sais pas, depuis douze ou treize ans, ce qu'elle est devenue.

Cette parfaite liberté d'esprit, cette conscience de sa valeur personnelle ainsi exprimée, produisirent sur les deux auditeurs une singulière impression.

— Aurais-je devant les yeux, dit le préfet, en s'adressant à Leroux sans tenir compte de la présence de Surrey, un de ces hommes étranges qui se croient intimement le droit de

faire ce que bon leur semble, sans avoir à en rendre compte à personne? Un tel aplomb me confond et m'étonne. Nous lui demanderons tout à l'heure à Triel l'exposé de sa philosophie.

Il continua son interrogatoire.

— Vous n'êtes pas resté longtemps dans votre famille?

— Non, monsieur. Je suis venu à Paris où j'ai vécu pendant quelques années en donnant des leçons.

— Qui fréquentiez-vous à Paris?

— Les mécaniciens des chemins de fer. Je leur apprenais à calculer, et à faire des plans de machines; c'est à peu près ma spécialité. J'ai exécuté au canif une locomotive en bois que je pourrai vous faire voir et qui contient toutes les pièces des grandes locomotives; c'est une machine de haute pression, sans condensation, munie de sa chaudière tubulaire, de son piston, de ses bielles, en un mot de tout ce qui constitue une véritable machine à vapeur capable de traîner des wagons.

— C'est vrai, dit Leroux, j'ai vu cette

machine ; c'est un véritable chef-d'œuvre.

— Comment se fait-il donc, Triel, demanda fit le préfet, qu'avec une grande intelligence scientifique vous n'ayez pas trouvé les moyens de gagner votre vie autrement que par le crime ?..

— Oh ! monsieur, je n'ai jamais commis de crimes. Tout le monde peut me rendre cette justice que je me conduis parfaitement et que je ne dois rien à personne. Je suis fâché que les jurisconsultes ne soient pas de

mon avis ; mais tant pis pour eux. Ils ne me feront pas changer de manière de voir. Tout travail doit porter ses fruits, c'est-à-dire rapporter sa somme de jouissance et de bien-être. Or, j'ai beaucoup travaillé toute ma vie ; je travaille encore. La société me doit un salaire. Je le prends où je le trouve. J'ai fait, j'ai chez moi des calculs qui auraient rendu fou le grand Arago lui-même et auprès desquels les tables de logarythmes, le calcul des longitudes et des projections ne sont rien. Ce sont des combinaisons dont une seule remplirait toute l'existence d'un homme ; et c'est moi qui les ai trouvées. Avec ma méthode, découverte à force de labeurs gigantesques, plus rien n'est soumis à cette puissance aveugle que les imbéciles appelent le hasard. Tout, au contraire, se meut dans une harmonie par-

faite dont je tiens le diapason. — Que je vive seulement quatre-vingts ans, je réformerai toutes les sciences. Les hypothèses se transformeront en axiomes ; et cela dans tous les domaines, dans la philosophie, dans la science de la terre et la science des firmaments. Que je vive seulement quatre-vingts ans, il n'y aura plus qu'un corps simple : la pluie et le beau temps seront prévus, la volonté humaine elle-même se trouvera expliquée et dirigée dans mes calculs. On saura quel jour la tempête bouleversera le sein des mers ; à quelle heure tel nuage envahira notre horizon ; à quelle minute le Vésuve éclatera pour engloutir d'autres Herculanum. On n'aura qu'à jeter les yeux sur un tableau synoptique que j'élabore pour trouver toutes les solutions désirables. — Tenez ! vous voyez ce toit d'ici. Eh

bien ! lorsque je saurai combien il supportera de tuiles, quelle est l'épaisseur de chaque tuile, quel angle forme le plan d'inclinaison de ce toit, je vous dirai à une minute près quelle tuile en tombera, et si elle tombera sur quelqu'un. Cela vous étonne ! Eh bien ! j'ai calculé pour les trois cent soixante-cinq jours de l'année, combien de gens passaient sur chaque pavé et combien de fois par jour ; et je parierais ma tête qu'à une personne et un pavé près, ma statistique est d'une entière justesse. J'ai fait la part de tout, de la température que j'ai prévue, des occupations que j'ai prévues aussi, des promenades des gens oisifs, et je sais que sur cinquante tuiles, quarante neuf tomberont où je l'ai dit ; car les chiffres, messieurs, signifient tous quelque chose et sont plus sûrs que toutes les prophéties des grands et des petits

prophètes. — Si donc j'ai découvert tout cela, moi qui vous parle, il est juste, il est naturel que je sois indemnisé de mon travail. Comme la société est une ingrate qui ne sait apprécier que ceux qui vivent sur elle comme des moucherons sur une vieille carcasse, c'est-à-dire sans lui donner la moindre parcelle de travail sérieux, sans la faire progresser d'un centimètre dans la voie du progrès, je m'indemnise moi-même, et c'est justice. A côté de mes grands travaux qui sont ma vie éternelle, j'ai entrepris d'autres travaux moins importants, mais qui me procurent la vie matérielle. Ainsi je ferai faire aux cartes tout ce que je voudrai. J'ai dompté les dames et les échecs. Le billard lui-même, qui semble un jeu d'adresse, n'est qu'une combinaison mathématique d'angles, de triangles et de lignes, je gagnerais à tout

coup à tous ces jeux. Il n'y a que pour la roulette que je n'ai encore rien découvert, mais ma martingale existe, et dans quelque temps je pourrai dire comme Archimède : Eurêka !

CHAPITRE SEPTIEME.

VII

Interrogatoire.

Le préfet et le maître d'armes se regardèrent avec stupéfaction.

Cette exposition de principes, si singulièrement déduite et improvisée avec un accent

de conviction auquel il était impossible de se méprendre, les frappa tous deux d'un profond étonnement.

Surrey était-il atteint de monomanie, ou appartenait-il à l'une de ces écoles socialistes où les plus absurdes théories trouvent des sectateurs fervents?

A part une certaine croyance exagérée dans la force de la science, il n'avait rien dit qui pût le faire passer pour un fou. Ses idées ne manquaient pas de cette suite logique qui fait défaut aux aliénés. Il était parti d'un principe sophistique; mais il n'en avait tiré que des conséquences rigoureusement raisonnables.

Il fallait donc éloigner la question de démence. Du reste, sous toutes les paroles du chevalier d'industrie, il était facile de deviner la même idée fondamentale, première, reproduite sous diverses formes; à savoir, que l'homme n'est point coupable lorsqu'il ne s'adjuge que le salaire de son travail.

Mais le préfet attendait les explications que Triel devait donner pour justifier ou motiver ses faux et son assassinat.

Il poursuivit donc la série de ses questions sans prendre la peine de faire au chevalier d'industrie la moindre objection à propos de

sa bizarre profession de foi, ni de relever dans cette profession de foi quelques passages qui n'auraient pu soutenir la discussion.

— Que faisiez-vous, lui dit-il, pour les mécaniciens du chemin de fer?

— Je vous l'ai dit, monsieur, je leur donnais toutes sortes de leçons.

— Vous ne jouiez donc pas, à cette époque?

— Très-peu; par distraction.

— Néanmoins, vous vous occupiez déjà de vos martingales?

— J'avais trouvé celle du lansquenet depuis longtemps; mais je n'en avais fait usage que deux ou trois fois dans les soirées du préfet de Blois.

— Comment! vous osiez exercer ce talent... de société, aux soirées de la préfecture?

— Certainement, monsieur. Je gagnais quel-

quefois ainsi jusqu'à cinq ou six cents francs par soirée.

— Je vous ferai observer, monsieur le préfet, dit Leroux, que la martingale de Surrey pour le lansquenet n'est autre chose qu'une filouterie assez habilement dissimulée, mais qui ne supporte pas un examen attentif.

— Entendez-vous ce que dit M. Leroux, Triel?

— M. Leroux est libre de penser ce qu'il voudra; mais je sais à quoi m'en tenir à cet

égard. Je fais la banque; on coupe, je donne, comment voulez-vous que je gagne si je n'ai pas mon calcul dans ma tête. Faire sauter la coupe est un tour d'escamoteur; gagner à force de calcul est le fait d'un mathématicien.

— Depuis quel temps exercez-vous le métier de joueur?

— Je ne l'ai jamais exercé.

— Vous me cherchez-là une querelle de mots. Je vous demande depuis quel temps

vous cherchez dans le jeu ce que vous appelez le salaire de vos élucubrations scientifiques?

— Oh ! il y a longtemps. Sous le règne de Louis-Philippe j'étais déjà fort connu, et connu fort avantageusement dans les tripots de Paris et de la banlieue.

— Comment se fait-il que vous ayez été condamné pour faux à cette époque?

— Aberration de la justice humaine, monsieur le préfet. — A la place des juges, vous ne m'auriez certainement pas condamné. Voici

comment je procède à propos de ces billets. Vous verrez si l'on peut faire peser sur moi la moindre culpabilité. Quand je n'ai pas de quoi payer, je fabrique un billet signé par un personnage en crédit; je le donne à condition qu'on ne le négociera pas avant un certain temps que je fixe. Comme je rembourse avant ce délai, les billets ne peuvent pas être taxés de faux. Une fois il arriva que je ne pus rembourser assez tôt; alors on me condamna.

La stupéfaction du préfet et du maître d'armes allait croissant.

— Certes, dit le magistrat, vous avez, mon

sieur Triel, des notions très-fantaisistes au sujet du bien et du mal. — M'expliquerez-vous aussi facilement l'attentat dont Verly a été la victime.

— Pour cela, monsieur, j'avoue que nous avons agi un peu trop précipitamment ; c'est-à-dire que nous avons poussé les choses un peu au-delà des bornes.

Leroux ne put conserver son sang-froid.

— Comment, misérable, s'écria-t-il, vous osez vous exprimer de cette façon au sujet d'un forfait aussi exécrable !

— Distinguons, monsieur, répondit le chevalier d'industrie avec le plus grand flegme, le fait serait exécrable, en effet, si ce crime n'avait aucun motif que la cupidité ou un autre sentiment vil. Mais ici, il s'agissait d'une question capitale, d'une question de principes. Je n'admets pas qu'un préfet de police ou un sergent de ville, je vous demande humblement pardon de ce rapprochement, monsieur le préfet, ait le droit de s'opposer à l'exercice absolu de ma liberté. Dans l'espèce, ma liberté était en jeu. En usant de cette liberté, je ne faisais de mal à personne. Remarquez que c'est toujours de leur bonne volonté que les gens vont au tripot ; je ne forçais point. Le sieur Verly a voulu mettre des obstacles au développement de ma liberté ; je l'ai puni. Quiconque pèse sur la liberté d'un autre est

un tyran. J'approuve le tyrannicide comme l'ont approuvé le cordelier Petit au temps de Jean-sans-Peur, et le jésuite Mariana au dix-septième siècle. Question philosophique, et voilà tout, monsieur le préfet!

Cette fois, l'étonnement des deux auditeurs se transforma en indignation.

Mais la netteté avec laquelle Surrey exprimait son opinion les convainquit qu'ils avaient affaire à un sectateur qui poussait son dévouement à une idée jusqu'au fanatisme de l'assassinat.

— Vous avouez donc, dit le préfet, que vous êtes l'auteur du forfait?

— Oui, monsieur. J'y ai volontairement participé, et je recommencerais encore dans une semblable occasion.

Le préfet avait peine à comprendre qu'une résolution aussi implacablement cruelle se fût ancrée dans l'esprit d'un homme dont l'apparence était si chétive qu'il semblait qu'un souffle eût pu le renverser. Il reconnut bien qu'il n'avait pas été seul pour commettre le crime.

— Qui vous a aidé? lui demanda-t-il. Le

marchand de vins avoue qu'il vous a prêté son assistance.

— C'est vrai. Puisqu'il vous l'a dit, je ne fais qu'appuyer son dire, je ne le dénonce pas.

Il ajouta plus haut, l'œil fixé sur Leroux :

— Je ne m'abaisserai jamais au rôle de dénonciateur.

— Votre rôle me paraît en effet plus relevé, fit ironiquement le maître d'armes.

— L'étudiant et le bourgeois sont les seuls qui vous aient secondé?

— Je n'en sais rien, répondit Surrey.

Le préfet vit bien que le chevalier d'industrie persisterait à se renfermer sur ce sujet dans le silence le plus absolu; aussi, changeant brusquement le cours de ses questions :

— Quelle est la nature de vos relations avec M Lehmann? dit-il.

— Je n'ai jamais eu avec ce monsieur que des relations assez restreintes.

— Vous mentez, puisque Lehmann se sert de votre nom pour protéger quelques-unes de ses opérations financières. Vous savez aussi bien que moi que le baron Triel n'existe pas.

Surrey se mit à rire.

— On a fait sur ce nom deux vers assez ba-

roques. Ils expriment la crainte que le grand capitaliste inspire aux financiers :

Tout le grand monde industriel
Voudrait voir dans l'Indus Triel.

— Êtes-vous prêt, oui ou non, à me répondre franchement et sérieusement?

— J'ai une ardente envie, monsieur le préfet, d'en finir avec tout ce qui m'entoure. — Je ne suis pas de ce siècle-ci, voyez-vous ; aussi, j'en sortirai bientôt, mais veuillez me donner un conseil.

— Je le veux bien.

— Si je suis ce conseil, m'accorderez-vous la faveur que je solliciterai de vous?

— Il faut savoir laquelle.

— Eh bien! il me vient à l'instant même une idée que je mettrai prochainement à exécution : je veux me suicider.

Les deux hommes tressaillirent.

— Décidément, il est fou, fit le maître d'armes.

— Bah! reprit Surrey, pas plus fou que Brutus et Caton. La société est tellement ridicule, qu'elle m'emprisonnerait pour le reste de mes jours. — La prison est une tombe. — Mieux vaut la tombe que la prison; c'est plus sourd et on dort mieux. D'ailleurs, je suis libre, et j'ai décidé cela. Voici donc le conseil que je veux vous demander : Avant de mourir, si je jouais un tour à certaines personnes, si je faisais des révélations ?...

— Si elles ont pour résultat de livrer un coupable à la justice, vous agirez bien.

— Alors, je suis prêt à répondre à toutes vos questions ; mais il faut me promettre que vous me ferez passer dans ma prison une fiole d'acide prussique. — Cela tue tout d'un coup ; on ne souffre pas.

Le maître d'armes et le préfet se regardèrent.

— Promettez, fit Leroux.

— Comme magistrat, je ne puis entraver le cours de la justice, même quand je pourrais

obtenir à ce prix les plus graves révélations.

— Alors vous ne saurrez rien.

— Transigeons, monsieur le préfet, dit le professeur d'escrime. Je me charge de lui porter ce qu'il demande, moi; promettez-moi que vous me ferez donner l'autorisation d'entrer dans sa prison.

Le préfet fit un signe affirmatif.

— Acceptez-vous alors? fit le maître d'ar-

mes, en s'adressant au chevalier d'industrie.

— Oui ! répondit celui-ci.

Il se mit à narrer dans les plus grands détails tout ce qui se rapportait au banquier juif dans ses relations avec lui. D'abord, il fit de son patron un portrait peu flatté à travers lequel les mots de cuistre, de voleur et d'avare passaient comme les ombres du tableau.

Il fréquentait Lehmann depuis six ans. C'était lui, Triel, qui avait aussi donné à l'Is-

raélite l'idée d'établir un tripot rue ***. Lehmann, pour ne pas être inquiété par la police, avait acheté la maison au nom de Triel qui lui servait de prête-nom; mais il percevait tous les bénéfices et donnait chaque mois à son homme de paille différentes sommes minimes à titre d'honoraires.

Spéculant également sur le talent de joueur de Triel à qui il avait fait prendre différents noms, se réservant de faire croire que le baron Triel était un riche négociant américain, il gardait le bénéfice que celui-ci faisait au lansquenet.

— Précisez nous quelques faits, dit le préfet de police!

— Je ne vous parlerai point de différents jeunes gens qu'il a successivement ruinés, depuis quelques années, continua Surrey, je vous parlerai seulement du dernier, le chevalier de Brugnières.

— N'est-ce que par le jeu que Lehmann ruine ses clients ?

— Il fait aussi l'usure sur une grande échelle. Comme c'est lui qui meuble presque toute la jeunesse aristocratique, il se montre d'abord bonhomme, fait des avances et du crédit, jusqu'au jour où il voit ses victimes dans l'impossibilité de payer. Elles viennent alors

pour renouveler leurs billets. Mais Lehmann répond invariablement :

« — Je ne suis qu'un homme d'affaires, messieurs, que le représentant du fameux capitaliste Triel. — C'est lui qui a mis vos billets en circulation. Cependant, si vous voulez de l'argent, je vais vous indiquer un individu qui pourra vous en avancer ; c'est Lambert, ou sir Georges Surrey, qui est intéressé lui-même dans la maison Triel.

Les malheureux accourent auprès de moi, je leur prête à un fort intérêt l'argent en question qui n'est autre que celui de Lehmann,

on passe une foule d'actes sous-seings privés que je fais payer excessivement cher, et l'on s'en va parfois encore en me bénissant.

« A force de renouvellements de cette nature les fortunes les plus considérables se fondent au creuset de Lehmann, dont les richesses se décuplent au moins chaque année.

« Savez-vous combien il m'a donné pour les quatre cent mille francs que j'ai gagnés à M. de Champcarré? huit mille francs, et c'est la première fois qu'il se montre si généreux; j'espère que ça ne lui aura servi à rien et que M. de Champcarré sera assez malin pour ne rien lui donner.

— Tout cela, dit le préfet, tend à nous faire considérer M. Lehmann comme un homme vil et méprisable; mais il n'y a pas là matière suffisante pour qu'un mandat d'amener soit lancé contre lui; un faisceau d'accusations comme celles que vous venez de formuler ne constitue pas un corps de délit palpable. Il faut autre chose que des paroles; je demanderais quelques preuves.

— D'abord, repartit Surrey, comment Lehmann pourra-t-il prouver qu'il existe un autre Triel que moi? que répondra-t-il quand on lui demandera pourquoi il a cru devoir s'abriter sous ce prête-nom?

— La loi ne punit point ce fait.

— Ensuite, comment pourra-t-il indiquer l'origine des billets souscrits par M. de Champcarré? Ils ont tous pour objet : *valeur reçue comptant.* Est-il naturel de supposer que dans un mois ou deux, M. de Champcarré ait emprunté trois cent mille francs?

— Ceci n'est qu'une prévention.

— Votre religion est bien difficile à éclairer, monsieur le préfet; mais voici un argument que je crois péremptoire. Lorsque Lehmann sera ramené de force à l'état de Triel, c'est-à-dire que lui retombera sur la tête toute la responsabilité des actes dudit Triel, on pourra l'arrêter sous prévention d'escroquerie. En effet, il a émis sous mon vrai nom une triple

série d'actions de 500 francs chacune pour l'exploitation des soufrières de l'Hymalaya. Or ces soufrières n'ont jamais existé que dans l'imagination du sieur Lehmann.

— Voilà déjà une preuve.

— Enfin, il ne peut nier que le tripot lui appartienne ; c'est un autre grief qui sera apprécié. Pour toutes ces raisons, il peut parfaitement remplir toutes les conditions qui valident le mandat d'amener. J'ose donc espérer que bientôt ce millionnaire viendra partager l'oreiller de paille de son pauvre chien... peu fidèle.

— S'il y avait seulement encore un témoin comme Surrey, fit le maître d'armes, l'affaire serait claire.

— Le chevalier de Brugnières aurait pu dire bien des choses, reprit Surrey ; mais vous pouvez vous adresser au vicomte Raphaël de San Colombano. Je le crois fort lié avec Lehmann.

— Ah ! dit le préfet, qu'est-ce que vous savez à l'égard de ce jeune homme ?

— C'est aussi l'un des compères de Leh-

mann. Comme il est jeune, beau, spirituel, sans préjugés, le juif s'en sert pour attirer l'eau à son moulin...

— Je comprends, — c'est lui qui se charge de dorer les pièges de Lehmann.

— Précisément. L'Israélite possède une foule de correspondants en province Quand un jeune homme riche quitte sa ville natale pour arriver à Paris, Lehmann en est averti. Il dépêche immédiatement le vicomte au devant du provincial. Le vicomte, qui a de l'imagination, trouve toujours moyen de lier connaissance avec ledit provincial. De fil en ai-

guille, il l'amène à faire à peu près ce qu'il veut...

— C'est le vicomte qui a été dépêché à M. de Champcarré? demanda le préfet.

— Oui, monsieur. Ils se sont même logés dans la même maison et ils paraissent toujours très-liés.

— Vous ne connaissez rien de particulier, relativement à ce vicomte?

— Non, monsieur. Cependant je suis fondé à croire que M. de San Colombano est complètement ruiné depuis fort longtemps, et que s'il mène encore un certain train de maison c'est à Lehmann qu'il le doit. En outre, c'est lui qui s'est chargé du placement d'une partie des actions sur les soufrières de l'Hymalaya.

Le préfet sonna les gardiens.

— Remmenez cet homme au dépôt, dit-il; ou plutôt conservez-le dans une pièce séparée. Il ne faut pas qu'il puisse causer avec ses complices.

Les gardiens obéirent.

Le magistrat et le maître d'armes en savaient assez; il n'était plus possible, après une déposition aussi claire, aussi précise, de mettre en doute la culpabilité de Lehmann.

Néanmoins, il fallait agir vis-à-vis de lui avec la plus grande circonspection.

La maison Triel s'était acquis dans le monde financier et industriel une telle influence; elle remuait tant de capitaux qu'il

était impossible de toucher à son chef sans que la banqueroute ne s'en suivît, et sans que cette banqueroute n'entraînât dans de désastreuses faillites plusieurs maisons secondaires.

Le préfet comprit toute la délicatesse de la situation.

Il s'arrêta à ce plan : à savoir que Lehmann serait consigné chez lui et gardé à vue jusqu'à ce que tout fût liquidé; que pendant ce temps un employé supérieur de la banque de France prendrait en main toutes les affaires de la maison Triel, ferait rentrer les actions

fallacieuses, encaisserait les billets dont la source serait jugée pure, rembourserait les avances faites au juif par les petites banques de Paris et de la province, ou par les particuliers qui avaient placé leur argent entre ses mains.

Ce plan était fort simple, et son exécution devait concilier les exigences légitimes des créanciers et des débiteurs de Lehmann.

Pour ne pas laisser à celui-ci le temps de faire disparaître ses papiers les plus compromettants ou d'échapper par la fuite à la juste punition correctionnelle qu'il méritait, le

préfet voulut se rendre immédiatement chez lui.

Il fit donc avancer sa voiture, prit avec lui deux agents sur le dévouement desquels il pouvait compter et se rendit rue Joquelet, tandis que Leroux allait raconter à son neveu ce qui s'était passé.

CHAPITRE HUITIEME.

VIII

Pauvre Cécile !

Il était dix heures du matin.

Champcarré venait de se lever. C'était le lendemain de l'interrogatoire de Triel et de l'entrevue de Raphaël avec Cécile. Les événe-

ments, comme on le voit, avaient marché de front.

Le jeune homme, étendu sur un canapé, songeait à ce que son oncle lui avait raconté, et il attendait impatiemment le dénouement du drame qui se jouait autour de lui.

Pour le moment, il ne croyait avoir rien de mieux à faire que de chercher le remède à son ennui dans les flocons de fumée bleuâtre qui s'échappaient de son cigare, et dont il suivait de l'œil les fantastiques arabesques.

Un coup de sonnette le fit tressaillir.

Quelques secondes après que les vibrations argentines se furent éteintes, le bruit d'un pas de femme retentit, et la Borghetta entra dans la chambre où se trouvait son ancien amant.

— Vous, ici ! s'écria le jeune homme avec une vive surprise.

— Oui, répondit l'ex-danseuse en l'embrassant au front ; il s'agit d'une chose fort grave.

Champcarré fit une place auprès de lui à la Borghetta et l'engagea à s'asseoir. En même

temps il enveloppait d'un long regard circulaire sa fraîche et gracieuse toilette.

— Plus charmante que jamais! dit-il, en baisant le bout de ses doigts roses.

— Il n'est pas question de cela, répondit-elle. J'ai vu votre fiancée hier.

— Cécile!...

— Oui. Est-ce que vous l'aimez toujours?

— Certainement, puisqu'elle doit être ma

femme dans quinze jours. Je viens de recevoir une lettre du général. Voulez-vous que je vous donne un échantillon de son style?

— Inutile, mon ami; cela doit sentir le Rouillard d'une façon trop prononcée. Mais vous me dites que vous aimez Cécile parce que vous allez l'épouser. Ceci ne me paraît pas bien... raisonnable.

— Que voulez-vous, ma chère belle! je ne l'aime pas encore autrement. Ah! Borghetta, si vous vous appeliez Cécile!...

L'actrice comprit; elle baissa les yeux.

— N'y pensons plus, dit-elle.

— Pensons-y toujours au contraire. Tenez, ma parole d'honneur ! je donnerais beaucoup pour ne vous avoir point connue. Je pressens que je n'aimerai jamais Cécile comme je vous aimerais, si.... mais racontez-moi un peu ce qu'elle vous a dit.

— Voulez-vous ne pas vous fâcher de ce que je vais vous apprendre ?

— Je vous le promets.

— Eh bien ! Cécile ne vous aime pas.

La Borghetta croyait avoir frappé un grand coup ; elle s'attendait à ce que le visage de Champcarré allait s'altérer... — Il n'en fut rien. Le jeune homme continua à lancer vers le plafond des nuages de fumée.

— Qu'est-ce que cela me fait ? dit-il ; l'amour lui viendra plus tard... assez tôt peut-être pour me faire repentir de m'être marié avec elle.

— Ma foi ! mon cher Mathieu, j'avoue que vous m'étonnez.

— Bah ! Est-ce que j'ai consulté mon cœur? Si je suivais son inclination, ce serait à vous, ma sœur, à toi, ma Borghetta, que je me donnerais tout entier, si toutefois tu voulais m'accepter.

La Borghetta mit la main sur son cœur et poussa un profond soupir ; mais elle ne voulut pas répondre à la dernière pensée exprimée par son amant.

— Comment? lui dit-elle. Est-ce bien vous

qui parlez ainsi?... Quoi! Paris vous aurait-il corrompu à ce point que vous vouliez vous marier sans amour?

— Eh! mon Dieu! comment devrais-je agir, ou plutôt comment pourrais-je agir dans le sens contraire?

— Vous n'êtes donc pas libre?

— Croyez-vous que j'oserais jamais dire au général : Je n'aime pas votre fille; par conséquent ne songeons plus au mariage. — Si Cécile accepte, il faut que j'en passe par là.

— Puisque je vous dis qu'elle ne vous aime pas.

— Ce ne peut pas être un prétexte.

— Et si je vous disais qu'elle aime quelqu'un, croiriez-vous que c'est un prétexte suffisant?

— Oui, certainement. Mais Cécile est trop jeune et elle sort trop récemment de pension pour avoir déjà laissé prendre son cœur aux gluaux d'un oiseleur quelconque.

— Vous croyez ?

— Parbleu !

— Eh bien ! mon cher, vous vous trompez,

Champcarré regarda la Borghetta avec de grands yeux béants.

— Bah ! dit-il, serait-ce possible ?

Cela est.

— Eh bien! ma foi, tant mieux! — Je reculais de jour en jour l'époque de ce mariage... je ne sais trop pourquoi; maintenant, mes ajournements auront un motif. — Tant mieux! je le répète... — Mais quel est l'heureux mortel qui a su toucher le cœur de cette charmante pensionnaire? quelque officier, sans doute?...

— Elle a, je crois, peu de goût pour l'uniforme.

— Enfin, qui donc?

— Raphaël!

Champcarré se mit à rire.

— Pauvre Cécile ! dit-il ; elle perd bien ses peines... Le vicomte est l'être le plus complètement blasé que je connaisse. — En outre, je ne crois pas qu'il veuille se marier.

— Vous vous trompez encore. – Votre mariage manqué, il demandera immédiatement au général la main de sa fille.

— Le vicomte ?...

— Oui, mon ami.

— Vous êtes sûre de celà ?

— Parfaitement sûre.

— Et vous tenez ces détails ?...

— De Cécile elle-même.

Champcarré devint rêveur ; puis, après un moment de silence, il reprit :

— Mais si cela est, ma chère, c'est une spéculation honteuse que fait ce misérable. — Je ne veux pas obliger ma cousine à m'épouser; mais je ne veux point que le vicomte l'épouse. Tu ignores donc, Borghetta, ce qui se passe depuis deux jours?

— Non.

Le jeune homme lui raconta tout ce que les chapitres précédents ont appris à nos lecteurs, c'est-à-dire la part que San Colombano avait prise à la ruine de Brugnières, et peut-être à sa mort; le rôle honteux qu'il jouait avec Surrey vis-à-vis de Lehmann; enfin, il lui

dépeignit la terrible scène du tripot et la part que son oncle avait prise à tout ce drame.

La baronne d'Elvino ne pouvait revenir de sa stupeur.

— Il n'y a pas un moment à perdre, dit-elle. Pauvre jeune fille! il faut la prévenir, prévenir son père ; peut-être n'est-il déjà plus temps... Cécile n'aurait pas résisté !... O mon Dieu !... Oh ! les dernières paroles de Brugnières, je me les rappelle maintenant.

Champcarré éprouvait un grand embarras.

— Comment en sortirai-je avec le général? se demandait-il. Pourrai-je jamais lui dire que sa fille aime un coquin et que je ne veux pas épouser Cécile? — La question est fort délicate...

— Je me charge de la résoudre, moi, fit la Borghetta.

— Quoi! tu voudrais?...

— Oui, mon ami... à une condition cependant...

— Laquelle?

— C'est que tu ne chercheras pas à voir le vicomte pendant mon absence.

— Je te le promets.

— Prête-moi donc ta voiture et ton cocher.

Champcarré fit atteler ses chevaux, et la Borghetta partit pour la rue de l'Estrapade.

A la hauteur du collége Louis-le-Grand, elle aperçut le vicomte qui, sa main droite dans sa poche et une petite canne dans sa main gauche, errait sur le trottoir d'un air infiniment rêveur.

Il était vêtu avec son élégance habituelle.

La Borghetta se rejeta vivement dans le fond de la voiture pour ne pas être vue.

A l'aspect de l'équipage bien connu de Champcarré, le vicomte tourna le dos et descendit à grands pas la rue Saint-Jacques. Puis il se dirigea du côté de son logis.

La Borghetta entra chez le général.

Selon l'antique habitude, ce fut Rouillard qui la reçut ; mais, contrairement à l'habitude antique, il la reçut avec la plus gracieuse politesse.

— Ah ! vous allez bien, madame? lui dit-il. Enchanté ! madame... Votre visite nous fait z'un sensible plaisir... Cré nom ! que je marronne que mon général ne soit point z'ici...

— Ah ! M. de Vadans est sorti?

— Sacrebleu ! oui, madame. Toinon se porte toujours bien ?

Toinon était le nom de la grosse cuisinière.

— A merveille, mon cher monsieur Rouillard ; comme vous.

— Oui, il est de fait que je fais plus gagner z'au boulanger qu'au médecin, et j'ai plus d'appétit que de dévotion... Mais veuillez vous donner *celle* d'entrer ; je vais prévenir mam'selle Cécile que vous voici.

— Il est inutile de la déranger. Indiquez-moi sa chambre ; j'irai la trouver moi-même.

— Permettez-moi, madame, d'être *subsidiairement* votre *prédécesseur* dans l'escalier.

Rouillard *précéda* la baronne et vint frapper à la porte de Cécile.

A la vue de madame d'Elvino, la jeune fille poussa un cri de joie et vint se précipiter dans ses bras en murmurant :

— Oh ! que vous êtes bonne ! madame,

d'être venue nous voir. Combien je vous remercie !...

Les deux femmes entrèrent dans la petite chambre que nous connaissons, et, après que Rouillard fut redescendu au rez-de-chaussée, elles allèrent s'asseoir toutes deux sur un divan placé auprès de la fenêtre.

Cécile s'aperçut alors pour la première fois de l'air sérieux de la baronne.

— O mon Dieu ! dit-elle, auriez-vous quelque sujet de chagrin ?

— Non, mon enfant, repondit affectueusement la Borghetta; mais je crois que vous vous êtes trop pressée de me remercier.

Cécile pâlit.

— Quoi donc? murmura-t-elle ; est ce que vous n'auriez pas réussi dans l'ambassade que... vous savez?

— Pardon ! J'étais sûre de réussir.

Mademoiselle de Vadans respira.

— Oh ! — balbutia-t-elle — je vous remer-

cie toujours, quelle que soit la nouvelle que vous m'apportiez!...

— Attendez la fin! M. de Champcarré se résigne à ne pas vous épouser. Mais peut-être ne vous êtes vous pas rendu compte exactement de la position de M. de San Colombano vis-à-vis de vous?...

— Comment! Veuillez, je vous prie, vous expliquer!

— Répondrez-vous franchement à toutes mes questions?

— Oui!

— Même à celles qui toucheront les... choses... les plus... délicates.

La Borghetta scanda toutes ces paroles avec un accent qui fit comprendre mieux sa pensée que les mots eux-mêmes.

— Oui ! soupira Cécile en rougissant. Ai-je quelque chose à vous cacher, à vous qui êtes ma seule amie ?.

Et l'ardente jeune fille se jeta au cou de l'ancienne actrice.

La Borghetta reprit :

— Vous aimez toujours le vicomte?

— Oh ! madame, plus que jamais !

— Je vous plains alors, mon enfant !

— Pourquoi donc?

— Je vous le dirai tout à l'heure ; mais je poursuis : si l'on vous apprenait que cet homme ne vous aime pas véritablement. — qu'en vous épousant il ne fait qu'une spéculation... que penseriez-vous ?

— Hélas, madame ! je ne sais !...

— Vous devez cependant avoir quelque idée à cet égard.

— Aucune, madame ; je pleurerais, mais je l'aimerais toujours.

La Borghetta était émue de cette tendresse naïve et profonde.

— Mais enfin — continua-t-elle — vous a-t-il dit qu'il vous aimait ?

— Oh ! madame j'ai huit lettres de lui ; si vous voulez les lire, vous verrez combien il m'aime.

— Il vous a sans doute demandé quelque rendez-vous ?..

— Il est entré une seule fois dans ma chambre.

La Borghetta frémit.

— Pendant la nuit ? s'écria-t-elle.

— Oui ! murmura la jeune fille, mais il m'a respectée comme il aurait respecté sa sœur...

Une éclatante rougeur colora ses joues. Elle n'osa point ajouter que c'était grâce au mal de dents du brave Rouillard qu'elle n'avait point succombé.

— C'est un grand bonheur, ma chère Cécile, car il y a entre vous et le vicomte... un abîme.

— Un abîme! fit sourdement la jeune fille.

— Oui ! mon enfant. Mais vous sentez-vous assez forte pour écouter jusqu'au bout la confidence que j'ai à vous faire?

— Oh ! oui, madame, achevez !... Dussé-je en mourir !...

Et des larmes coulèrent lentement et une à une sur les joues de Cécile.

— Eh bien, dit solennellement la Borghetta, le vicomte est un chevalier d'insdustrie qui sera arrêté demain par ordre du préfet de police.

Cécile avait mal auguré de son empire sur elle-même. En entendant ces foudroyantes pa-

roles, elle tomba à la renverse sur le divan et s'évanouit.

La Borghetta retint un cri près de jaillir de ses lèvres.

Elle s'empressa d'ouvrir la fenêtre, puis elle dégrafa la robe de la jeune fille, et lui fit respirer un flacon d'éther qu'elle portait toujours sur elle.

Cécile ne tarda pas à rouvrir les yeux ; mais

la secousse avait été trop forte, elle tomba dans un état de somnolence voisin de l'engourdissement.

La Borghetta tremblait à chaque instant que quelqu'un n'arrivât pendant cette syncope qu'elle n'aurait pu expliquer d'une façon plausible.

Elle résolut d'employer pour faire revenir Cécile à elle un vieux moyen mélodramatique dont les romanciers vieux et nouveaux font un assez fréquent usage.

Elle approcha sa bouche de l'oreille de la jeune fille et cria :

— Raphaël !...

L'effet que ce nom produisit fut instantané et dépassa toutes les prévisions de l'actrice. — Cécile releva la tête et se mit sur son séant les yeux largement ouverts.

L'aspect de la Borghetta ranima ses esprits; de nouvelles larmes, plus abondantes que les premières, jaillirent de ses paupières.

— Vous pleurez, mon enfant, lui dit l'Italienne. Prenez garde que quelqu'un ne voie vos larmes.

— Vous avez raison, fit Cécile en s'essuyant les yeux.

Puis, elle ajouta :

— Oh ! comme il m'a trompée, le misérable !... Qui vous a donc appris tout cela, madame la baronne? Est-ce bien vrai ?

— Trop vrai, mademoiselle. — Le vicomte est aux gages d'un usurier juif, qui ruine les jeunes gens assez naïfs pour écouter les insidieuses paroles de San Colombano.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas appris plus tôt?

— Je ne le sais que d'aujourd'hui. Il a volé quatre cent mille francs à votre cousin, M. de Champcarré.

— O mon Dieu! Et lui qui, tout à l'heure encore, était au bas de ma fenêtre, lui qui me prodiguait les paroles les plus passionnées et les plus tendres serments!...

— Il ne vous aime pas, mademoiselle. — Il

n'a plus assez de cœur pour aimer ! Prévoyant que les escròqueries de son complice allaient être découvertes, il voulait trouver chez vous un refuge, et mettre votre nom entre la justice et lui.

— Le lâche !... le misérable !.. Et pourtant, je l'aimais !

Elle ajouta tout bas :

— Hélas ! et je l'aime encore...

— Ma triste mission est accomplie, ma chère enfant; voilà ce que j'avais à vous dire; me pardonnez-vous tout le mal que je vous ai fait?

— Oh! madame, je vous remercie de ce que vous m'avez dit; vous m'aimez, vous!. .

— Oui, mon enfant. Aussi, je compatis à votre malheur; je me rappelle à cet égard un vieux vers de Virgile, qui sert d'épigraphe à un des livres de ma bibliothèque, et

qui signifie qu'ayant éprouvé moi-même toutes les misères, je sais pleurer sur celles des autres.

— Oh ! madame, je ne crois pas que vous ayiez été jamais été aussi malheureuse que moi. Je n'existe plus, je n'ai plus de sang et plus de pensées, je ne vivrai pas longtemps, allez, madame. — Depuis que j'ai aimé je n'ai vécu que par mon amour, maintenant c'est fini... — J'ai un cancer au cœur ; on ne guérit pas ces maladies-là.

— Enfant ! vous ne souffrez que de regret, vous ne souffrez pas de remords, et l'ange

gardien de la pudeur et de la virginité vous consolera.

Cécile baissa les yeux vers la terre. — Ses beaux yeux bleus, qui rayonnaient auparavant d'un éclat comparable à celui du ciel, étaient devenus d'une couleur sombre au reflet des pensées de cette jeune âme tourmentée par l'orage.

La Borghetta ne put s'empêcher de frissonner.

L'attitude de la pauvre enfant n'était plus

une attitude humaine; elle semblait être déjà sur le seuil de l'éternité, où les anges chantent, au milieu du silence de Dieu, les psaumes de l'infini.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE.

Sceaux. — Imp. de E. Dépée.

